

# Quand le hacker se découvre parasite !

Pour peu [qu'on ne le confonde pas avec le cracker](#) et [qu'il ne perde pas en route sa pureté originelle](#), la figure du hacker a bonne presse actuellement.



Tellement bonne presse que certains n'hésitent pas à en faire une sorte de nouvel héros des temps modernes.

Sauf si l'on rejette en bloc cette modernité.

Attention les yeux, l'article que nous vous proposons reproduit ci-dessous est une très virulente critique d'un livre souvent cité en référence sur ce blog: [L'Éthique hacker](#) de [Pekka Himanen](#). Mais précisons d'emblée qu'il n'est pas nécessaire de l'avoir lu pour suivre le propos.

Il émane des [courants anti-industriels](#) qui se caractérisent par une critique radicale de toutes les technologies issues des révolutions industrielles de ces deux derniers siècles<sup>[1]</sup>.

Dans ce cadre-là, le problème n'est pas de défendre les libertés menacées d'Internet, le problème c'est Internet lui-même. La posture du hacker est alors au mieux inutile et au pire complice voire [idiot utile](#) du système.

Ici notre hacker tombe bruyamment de son piédestal et ne s'en relève pas.

Il va de soi que nous ne partageons pas le point de vue de l'auteur. Mais il nous semble cependant intéressant d'offrir de temps en temps un espace à nos contradicteurs. Ne serait-ce que pour ne pas s'enfermer dans une sorte de discours

« librement correct » redondant et ronronnant.

## Les hackers et l'esprit du parasitisme

[URL d'origine du document](#)

*Los Amigos de Ludd – août 2009 – Pièces et Main d'Oeuvre*

Nous incluons dans cette livraison un commentaire de l'ouvrage *L'Éthique hacker et l'esprit de l'ère de l'information*, appelé à devenir la profession de foi d'une nouvelle génération de technoconvaincus partageant la certitude que les décennies à venir leur appartiennent. Son auteur, Pekka Himanen, est le nouvel hérétique de cette éthique du travail coopératif et passionné, à mille lieues des éthiques protestantes et catholiques fondées sur le travail esclave et la mortification rétribués dans l'Au-delà.

Notre époque, qui plus que tout autre récompense l'irresponsabilité, favorise l'apparition de doctrines ahurissantes concoctées dans les laboratoires insonorisés des universités et des entreprises d'un monde qui s'écroule de toutes parts. Des volumes considérables de matière grise sont mobilisés pour nous montrer les voies d'accès à la vie radieuse que nous sommes tous invités à embrasser si nous ne voulons pas rater le coche de l'émancipatrice modernité. C'est ainsi qu'il y a quelques années déjà, nous avons eu vent de l'existence de ces hackers qui aujourd'hui brandissent l'étendard de leur nouvelle éthique.

Disons d'emblée que le pastiche du ci-devant Himanen n'aurait pas attiré notre attention une seule seconde, n'était le relatif intérêt qu'il a suscité chez ceux qui appartiennent à ce que nous pourrions nommer pieusement les « milieux radicaux ». Ce qui fait problème ce n'est pas que le livre d'Himanen soit une compilation de banalités et d'envolées lyriques, mais qu'il ait été possible de rêver, ne serait-ce qu'un seul instant, que ce livre puisse être mis en

perspective avec la pensée critique. D'où vient ce malentendu ?

Nous ne nous engagerons pas ici, une fois de plus, dans une critique de la société technicisée, une réalité qui, au bout du compte, fournit le seul argument tangible plaidant en faveur du fait que les thèses des hackers ont pu s'imposer dans certains milieux avec autant de force. Néanmoins, nous n'allons pas nous priver de mettre en évidence quelques-unes des incongruités qui nous ont sauté aux yeux à la lecture du livre d'Himanen.

Ce que Pekka Himanen a nommé de manière ambitieuse « éthique hacker » – le seul fait de pousser l'ambition jusqu'à s'auto-décerner une éthique est en soi quelque chose d'assez suspect –, n'est rien d'autre que la sauce idéologique grâce à laquelle les hackers souhaitent donner un certain prestige à leur vie de néocréateurs, de néosavants voire de néoleaders spirituels. Si jamais ces gens-là réussissent à créer un véritable mouvement de masse, et à y tenir leur place, ils seront parvenus une fois de plus à démontrer l'inusable élasticité du système actuel, où l'ambition technique collective n'entre pas nécessairement en conflit avec l'ambition économique privée, les deux s'accordant bien pour diffuser la propagande en faveur du progrès et de ses réseaux technologiques aux quatre coins de la planète. C'est un fait avéré que, dans les années 1980, 1990, se sont développées des technologies qui ont débordé du cadre traditionnel de leur appropriation capitaliste. Dans la société totale des réseaux planétaires, les technologies de l'information passent par-dessus le contrôle des entreprises privées, et l'impératif technique s'est à ce point emparé de la société qu'il requiert à présent la collaboration de tous et de chacun : pour être en mesure de maintenir le contrôle sur tout ce qui se sait, il faut bien que chacun soit informé un minimum de tout ce qui a trait à l'exercice du contrôle. C'est ainsi que la « société en réseau » est devenue un sujet d'orgueil démocratique pour

les nouvelles masses, satisfaites de leur collaboration à l'informatisation des peuples et des nations. Littéralement, tout le monde participe, tout le monde *y arrive*, personne ne reste à la traîne. Les envahis sont les envahisseurs.

La société en réseau est l'exemple le plus évident de la façon dont la société occidentale parachève l'extension planétaire de son mode de vie. D'un côté, la guerre économique et la violence du marché, de l'autre, la propagande d'un monde interconnecté dont tout le monde peut faire usage au même titre. Et, au beau milieu, une mythologie futuriste fondée sur le jeu et le délire collectif qui font entrer en scène les Ulysse de la nouvelle odyssée informatique, ces hackers qui se présentent comme l'élite aventurière des générations futures.

Quand Himanen critique les éthiques chrétiennes et protestantes du travail, il pose les premières pierres de son analyse fragmentaire. Son intention est de présenter le travail du hacker comme une activité fondée sur la créativité et le jeu passionné (bien supérieure aux activités productives de survie ou aux liens sociaux typiques du travail). D'après lui, l'activité du hacker est un jeu, au sens noble du terme. Pour Himanen, le hacker s'est affranchi de tout ce qui relève de la survie, un chapitre vulgaire de sa vie qu'il doit traverser le plus rapidement possible. Ce présupposé admis, il va de soi que tout ce qui adviendra par la suite sera totalement gratuit, puisque, en somme, l'éthique hacker se doit de considérer comme naturellement constitué le monde matériel qui l'entoure. La vie du hacker commence à ce moment précis : il existe une société à l'état brut qui, pour des raisons qui restent mystérieuses, garantit la survie et le fonctionnement des échanges économiques, simples bagatelles auxquelles le hacker, essentiellement absorbé par les échanges symboliques et scientifiques, n'a aucune de ses précieuses minutes à consacrer.

Par ailleurs, le hacker mène son activité librement et inconditionnellement. Sorte de mélange entre le bohémien du

XIXe siècle et le penseur oisif de l'Athènes classique, il a besoin de liberté d'action et de temps libre pour s'organiser à son aise.

Himanen écrit :

*Un autre élément important dans la façon particulière des hackers d'aborder le travail est leur relation au temps. Linux, Internet et l'ordinateur personnel n'ont pas été conçus pendant les heures de bureau. Quand Torvalds a écrit ses premières versions de Linux, il travaillait tard dans la nuit et se levait en début d'après-midi pour poursuivre sa tâche. Parfois, il abandonnait son code pour jouer avec son ordinateur ou pour faire complètement autre chose. Ce rapport libre au temps est depuis toujours un élément caractéristique des hackers qui apprécient un rythme de vie à leur mesure (p. 37).*

Une déclaration spécialement irritante, qui fait irrésistiblement penser à ce que disent les étudiants boursiers récemment débarqués sur les campus lorsqu'ils se targuent de prendre du bon temps tout en se gaussant de la vie bêtement routinière du monde des employés. De telles attitudes sont le propre d'individus chéris de la société, jouissant du privilège de rayonner dans tous les sens et considérant leurs concitoyens comme des bêtes curieuses condamnées à faire des allers et retours dans leur cage. Mais il y a plus. En digne représentant qu'il est de notre époque artificielle, Himanen va jusqu'à négliger les limites du monde naturel où, jusqu'à nouvel ordre, l'activité humaine doit s'inscrire, ne serait-ce que parce qu'elle reste tributaire d'une contrainte énergétique et pratique incontournable : la lumière du jour. Par où l'on voit que le travail des hackers est à ce point séparé du monde de la production, dont ils ne laissent pourtant pas de dépendre pour le moindre de leur geste, qu'ils ont oublié jusqu'à l'existence d'une nature avec ses rythmes à respecter, parce que c'est sur eux que se fonde l'activité des

sociétés humaines. Ces vérités de toujours, croulant sous le fardeau de décennies de technicisation, finiront bien par éclater un jour, quand bien même il sera alors trop tard.

Par-delà sa défense et son illustration du mode de vie hacker en tant que style personnel caractérisé par le rejet des éthiques chrétiennes et protestantes, Himanen présente, dirons-nous, trois autres piliers du hackerisme : un modèle de connaissance, un modèle de communication et un modèle de société responsable.

En ce qui concerne le premier, Himanen voit d'un bon oeil la « société en réseau » ou « académie en réseau » en forme de gigantesque communauté scientifique accouchant de nouveaux paradigmes de la connaissance dans une ambiance coopérative et antihiérarchique, l'élève n'étant plus un simple récepteur des savoirs mais un sujet actif impliqué dans leur création. Au passage, Himanen commet l'erreur grossière d'attribuer à la technologie une qualité qui lui est absolument étrangère, celle d'avoir des effets bénéfiques sur la diffusion et le développement des connaissances, alors que l'inverse est notoire : l'augmentation des moyens technologiques s'est en réalité traduite par une chute abyssale du niveau des connaissances, mais aussi par un recul dans leur appropriation réelle et par l'apparition dans la société de pans entiers de gens devenus incapables d'acquérir par eux-mêmes un savoir autonome. La confiance placée dans le progrès technique a été une des causes d'effritement majeure de la confiance en soi et de l'autonomie intellectuelle, et la pensée de *ceux qui pensent* encore a perdu en vivacité et en capacité de se remettre en question (l'opuscule d'Himanen en est une preuve). On peut toujours parler, effectivement, de développement fantastique du savoir scientifique, de cohésion sans précédent entre les différentes sphères de la connaissance, mais aucun de ceux qui tiennent ce discours ne parlera de ce qu'il y a derrière – ou devant, c'est selon – toutes ces merveilles : l'appui du pouvoir industriel et financier et le profit qu'il

en tire. Et tandis que la science se corrompt en se mettant au service de l'exploitation généralisée, tandis que les thèses universitaires, les articles et les communications scientifiques s'entassent dans les banques de données, il devient impossible de trouver au sein de cette masse gigantesque de savoirs et d'opinions la moindre parcelle d'indépendance intellectuelle. Cela, Himanen semble l'ignorer.

Selon lui :

*Il va sans dire que l'académie était très influente bien avant les hackers du monde informatique. Par exemple, depuis le XIXe siècle chaque technologie industrielle (électricité, téléphone, télévision, etc.) aurait été impensable sans le soutien des théories scientifiques (p. 81)*

Un exemple parfait des tours de passe-passe intellectuels dont notre époque regorge ! Comment ne pas voir que ce qu'Himanen appelle « théorie scientifique » ne s'était pas encore, à cette époque comme c'est le cas aujourd'hui, tout entière mise à la remorque des applications technologiques et industrielles qui lui imposaient leur rythme et leurs demandes ?

Himanen ajoute :

*La dernière révolution industrielle a déjà marqué une transition vers une société qui dépend beaucoup des résultats scientifiques. Les hackers rappellent qu'à l'ère de l'information, c'est le modèle académique ouvert qui permet la création de ces résultats plus que les travaux scientifiques individuels.*

Cela signifie tout simplement, que loin de se traduire par une montée en puissance du savoir indépendant, cette université ouverte a au contraire apporté dans son sillage la servitude aujourd'hui omniprésente sur tous les campus, dans tous les laboratoires, les bureaux, les colloques et revues

scientifiques de la planète. L'« Académie en réseau » d'Himanen est une tour de Babel où tout le monde est tenu de parler la même langue, où tout le monde est d'accord avec tout le monde et où personne ne peut conquérir un espace qui lui soit propre – ce que nombre de chercheurs lucides seraient prêts à reconnaître si leurs voix trouvaient des occasions de se faire entendre au milieu du vacarme des autoroutes de l'information.

Dès l'instant où nous posons la question de la valeur d'usage pour la société du savoir produit sur le réseau, nous devons saisir à la racine le modèle du savoir hacker comme construction collective, et nous demander quelle place il peut bien occuper dans une société qui s'active en vue de son émancipation. Il ne suffit pas, loin de là, de *libérer l'information* si on ne livre pas simultanément à un examen radical le contenu et les fins de cette information ; l'utopie hacker pourrait bien être en train de faire miroiter un monde merveilleux d'échanges immatériels sur fond d'une société ravagée par l'exploitation et les catastrophes environnementales (ce qui est le cas).

Les arguments auxquels recourt Himanen pour défendre l'usage émancipateur et collectif du réseau touchent des sommets dans l'art de la tergiversation quand il aborde la question du modèle de communication dans une *société ouverte*. C'est là qu'Himanen ébauche en quelques lignes le synopsis du totalitarisme technologique du monde libre dans son irrésistible marche vers le progrès. Sa pensée peut être ainsi résumée :

1. La société en réseau est une forme techniquement évoluée de la société ouverte et libérale née il y a plus de deux siècles. C'est dire que la société en réseau intègre les valeurs de défense des droits de l'individu et de ses libertés civiles, pour leur fournir des moyens toujours plus perfectionnés grâce auxquels elles puissent se répandre et se développer.



2. La preuve la plus récente de l'accroissement des possibilités techniques du processus de civilisation est le rôle joué par les technologies de l'information lors du conflit yougoslave de 1999.

Voici ce qu'Himanen écrit à ce sujet :

*Pendant les attaques aériennes de l'Otan destinées à mettre fin aux massacres (c'est nous qui soulignons), les médias traditionnels étaient pratiquement aux mains du gouvernement (p. 109).*

À travers l'organisme Witness, qui dénonçait la violence et les agressions, la technologie a servi de relais pour révéler le massacre au grand jour et désobstruer les canaux de la vérité.

*Vers la fin du conflit, l'organisation Witness a formé quatre Kosovars pour qu'ils collectent sur support numérique les preuves visuelles de violation des droits de l'homme. Le matériel était ensuite transmis hors du pays via Internet grâce à un ordinateur portable et un téléphone satellite. Ces éléments ont été remis au Tribunal pénal international (p. 99).*

Derrière ces paroles on perçoit la silhouette des héros médaillés de la fin de l'histoire. Dans le *monde libre* où les hackers prennent leurs aises, la vérité est un facteur qui dépend de l'intervention sur les canaux d'information. Et la vérité suffit à elle seule à démasquer le mal. Pour Himanen, la technologie est le seul moyen objectif d'obtenir la transparence pour une société qui ne tolère plus les tyrans cruels du style Milosevic.

Mais pour pouvoir accepter tout cela, il faut au préalable avoir accepté comme bonnes toutes les valeurs de la société de marché planétaire, de ses stratégies de conquête et

d'évacuation de zones habitées. Il faut avoir abandonné toute velléité de résistance aux mensonges des groupes tout-puissants qui gèrent la paix, l'ordre et la pauvreté en suivant les caprices de l'économie politique moderne. Il faut avoir déchargé les masses en Occident de toutes leurs responsabilités et compter sur leur acceptation passive d'un mode de vie destructeur. Croire dans ces conditions que la technologie peut être mise au service d'une fin bénéfique signifie qu'on prend pour argent comptant la farce humanitaire qui sert de vitrine aux systèmes en charge de la servitude contemporaine, et les mensonges de leurs leaders élus.

Au fond, cela n'a rien de surprenant venant de la doctrine hacker. Chaque fois qu'il met l'accent sur la confidentialité, sur l'information et la vie privée, Himanen nous donne une preuve de ses origines bourgeoises. Tout cela, ce sont des valeurs qui appartiennent à la société libérale, qui toutes virent le jour pour former le socle de l'économie d'entreprise en cours de formation.

La défense de la vie privée, qui obsède Himanen, est le cheval de bataille des hackers, qui sont cependant très attentifs à maintenir la séparation artificielle d'origine bourgeoise entre la sphère publique et la sphère privée. Les fanatiques de la démocratie formelle sont tout prêts à brandir l'anathème du goulag à la seconde même où la discussion s'aventure sur ce terrain. Comme on le sait, la construction de l'enceinte privée a été la pierre de touche de l'idéologie forgée par la bourgeoisie pour légitimer le nouveau pillage fondé sur l'individualisme et la concurrence effrénée. Ce qui était en jeu, c'était la fameuse *liberté négative*, socle du droit libéral, autrement dit la liberté de ne pas être dérangé dans ses propres affaires. Jamais mafia ne trouva meilleur moyen de protéger ses affaires, à un moment où elle s'était ostensiblement rendue maîtresse de la quasi-totalité des richesses. Les phraséologies parlementaire, journalistique, légaliste, civique, etc., ont servi aux couches

socioprofessionnelles compromises avec cette mafia à rendre crédible la farce d'une société unie. La leçon n'a pas été perdue pour Himanen, qui, en bon progressiste qu'il est, transpose cette phraséologie à la défense des droits individuels et au droit à une information véridique.

Si la doctrine hacker et son combat contre l'ingérence de l'État et des entreprises dans la sphère privée ont pu être assimilés aux pratiques de contre-information si prisées des milieux gauchistes, c'est justement parce que ces derniers en sont graduellement venus à adopter une position purement réactive face au monde de l'information monopolisé par les grandes agences et les grands groupes d'intérêts. La leçon à tirer de tout cela est qu'il faut tenir ferme sur la critique unitaire de ce que produit le monde de la marchandise, seule manière d'éviter la fétichisation galopante des droits formels qui encadrent l'assignation permanente de l'individu dans le monde marchand<sup>[2]</sup>.

Le discours d'Himanen sur la technologie et la guerre ne va pas sans l'acceptation d'un monde chosifié par les techniques et par l'économie politique. Dès l'instant où il sépare le monde de la production à la fois de ses conséquences sur les modes de vie et de l'idéologie technique qui réclame toujours plus de moyens pour renforcer son autarcie, il est normal qu'il fasse preuve de partialité dans son analyse des moyens techniques : voyant en eux des instruments qui peuvent servir à faire tomber les tyrans, il méconnaît qu'ils sont en fait la forme achevée sous laquelle chaque tyrannie économique d'aujourd'hui a besoin de se montrer – en construisant de toutes pièces la vie dépendante de la marchandise hypostasiée.

Pour finir, l'utopie technolibérale d'Himanen verse fatalement dans l'humanitarisme assistancier. C'est ce que lui-même nomme sans vergogne « la préoccupation responsable ». Se référant à quelques hackers assez connus, il montre qu'ils sont tous au top niveau de l'engagement social :

*Par exemple, Mitch Kapor soutient un programme global de protection de l'environnement et de la santé destiné à régler les problèmes sanitaires engendrés par les activités des entreprises. Sandy Lerner, qui a quitté Cisco Systems en compagnie de Léo Bosach avec 170 millions de dollars en actions, a utilisé cet argent pour créer une fondation consacrée à la lutte contre les mauvais traitements infligés aux animaux (p. 132).*

Une philanthropie informatique qui mérite sûrement d'être vantée ! Les idées d'Himanen sur la communauté et la solidarité font bien voir quel bonimenteur il est :

*Par exemple, je peux annoncer sur le Net les moments de la semaine où je peux donner un coup de main à une personne âgée pour ses tâches domestiques ; je peux annoncer que je mets ma maison à disposition des enfants pour qu'ils puissent venir y jouer après l'école ; je peux dire que je serais enchanté de promener un des chiens du voisinage le week-end. L'efficacité de ce modèle pourrait sans doute être renforcée en lui ajoutant la condition que la personne aidée s'engage à son tour à aider quelqu'un d'autre. Internet peut être utilisé comme un moyen d'organiser des ressources locales. Graduellement, d'autres apporteront leur contribution à la production de grandes idées sociales, et cela en engendrera de plus grandes encore. Il y aurait un effet d'autoalimentation, comme cela se passe avec le modèle hacker au niveau informatique (p. 87).*

Ce « modèle social » est l'ébauche parfaite d'une société totalitaire peuplée de voisins aimables et de tondeuses à gazon, tous connectés à Internet pour s'échanger perpétuellement de menus services, pendant que les mégamachines militaires de leurs États, manipulées par les grands groupes industriels, se chargent du pillage de la planète et de ses habitants.

On entend souvent dire que les hackers ont introduit une nouvelle forme de communauté, où les savoirs et les outils sont partagés dans un esprit de coopération entièrement désintéressé.

De notre point de vue, les hackers sont les enfants d'un monde totalement réifié par la technologie et la marchandise, d'un monde qui a fermé toutes les issues aux manières traditionnelles de produire ses moyens de survie. Ce qu'on appelle le *web* est de ce point de vue la plus fabuleuse des mégamachines jamais rêvée, dans la mesure exacte où il se présente comme une structure intellectuelle superposée au vieux et difficile monde de la production matérielle – déjà si lointain aux yeux des générations actuelles. En outre, le réseau se nourrit de la contribution *intelligente* de millions d'individus à son perfectionnement, à la différence des anciennes mégamachines dont la conception était le domaine réservé des élites. Le réseau est le point d'aboutissement de deux cents ans de modernisation : c'est le phantasme hyperindustriel des catégories socioprofessionnelles totalement séparées de leurs moyens de production, urbanisées, consommatrices et se consacrant à la gestion de la culture aujourd'hui nécessaire au maintien de la domination. La sphère tout entière de l'économie de production et d'élimination des déchets est masquée par cette fantastique mégamachine qui semble flotter dans le vide et qui a toutes les apparences d'une excroissance intellectuelle et passionnelle à l'état pur.

La critique fugace qu'Himanen fait de la survie rend à elle seule manifeste le peu de consistance du mode de vie proposé par les hackers : l'esprit ludique, altruiste et de coopération est une guigne dont ne se fichent pourtant pas les minorités privilégiées de « l'ère de l'accès ». Au milieu de tout cela... Qui ou quoi assure le fonctionnement du système ?

La croissance de l'idéologie informationnaliste va de pair avec le développement à toutva de la société capitaliste

industrielle, dont la base matérielle est assurée par la production technicisée de marchandises, par la destruction des économies locales et par une intensification de la prolétarianisation de populations entières et de leur environnement. Au bout du compte, l'idéologie informationnaliste est le propre d'une caste privilégiée qui veut croire que les limites de la production pour la survie ont été surmontées, et tous les problèmes qu'elle posait avec, sans voir que le prix à payer a été un retour de la planète entière en deçà des limites de la survie. Une chose est sûre : le programme économique libéral, adossé au développement des marchés soutenus par les valeurs informatiques et par leur commercialisation, ne rencontrera pas d'obstacles insurmontables du côté des techniciens de la veine d'Himanen, qui rêvent d'un réseau humanitaire de services et de bonnes oeuvres.

Le combat mené de nos jours au sein du réseau informatique pour maintenir une « coopération volontaire » est emblématique de la résignation du plus grand nombre face à une société entièrement soumise aux ordres de la technologie capitaliste. Voilà pourquoi les entreprises n'ont plus qu'à laisser faire cette coopération collective spontanée et à en tirer tout le profit qu'elles peuvent, soit, comme elles le font déjà, en la capitalisant en partie, soit tout simplement en la laissant se développer, certaines qu'elles sont que chaque création technique finit tôt ou tard par contribuer à la croissance des besoins techniques du système. À l'intérieur du réseau, le seul progrès est l'accroissement de la dépendance envers la société en réseau, que seul un faible d'esprit pourrait identifier avec la totalité sociale et ses besoins.

Le cas du gourou du logiciel libre, Richard Stallman, en dit long sur le cercle vicieux dans lequel s'est enfermée l'économie en réseau (*net economy*), qui revendique pour le réseau une liberté antimonopolistique et anti-accapareurs *au nom* d'un monde où seule la marchandise a voix au chapitre, et

où jamais la maintenance des supports techniques du système n'est remise en question<sup>[3]</sup>. Le libre accès aux codes sources, la possibilité d'utiliser et de modifier les programmes sans avoir à se soucier des droits d'auteur, la défense d'une conception libre et collective des logiciels, les échanges désintéressés de savoirs et d'outils, toutes ces émouvantes revendications reflètent le drame collectif d'une génération coincée entre son intelligence pragmatique et ses illusions technologiques, les seules qu'elle a reçues en guise de transmission effective.

L'obsession qu'ont les hackers de supprimer les droits d'auteurs et de propriété sur les programmes, les livres, les oeuvres d'art, etc. est typique de l'obsession productiviste de tous ceux qui sont disposés à cohabiter pour toujours avec l'inflation des informations médiatiques et des savoirs séparés. Les hackers ont peut-être trouvé très subversif d'attaquer la notion d'auteur, mais ils auraient mieux fait de s'interroger en priorité sur le sens et la valeur d'usage des créations d'auteurs, et sur leurs finalités sociales. On ne nous fera pas croire que les logiciels sont de simples intermédiaires entre l'intelligence collective et ses réalisations pratiques. Le *software* est devenu en lui-même un *médium*, qui se reproduit à l'infini sans que personne ne se pose plus la question de la nature et de la finalité du *médium* technique qu'il implique<sup>[4]</sup>.

Étant donné qu'elle n'a cure ni des besoins sociaux et de leur nature exacte, ni de la question de la division du travail et du caractère totalitaire de la technologie en régime capitaliste<sup>[5]</sup>, l'« éthique hacker » ne peut être qu'une éthique du nouvel esprit parasitaire qui s'accroche au monde pour profiter au maximum de l'instant présent, gaspiller toujours plus d'énergie, et bousiller un nombre toujours plus grand de populations et leurs territoires. Par sa méconnaissance totale, au niveau pratique et quotidien, des rudiments de la

survie collective, le hacker se transforme en une sorte d'indolent hyperactif. Par leur méconnaissance des problèmes techniques et du pillage de tout ce qui fait vivre la planète, les hackers se révèlent à nous pour ce qu'ils sont : des fanatiques de l'artificialisation dont le projet n'ajoute qu'un maillon de plus à la chaîne des irresponsabilités qui pèse sur la société humaine de tout son poids destructeur.

Pour toutes ces raisons, l'assimilation fréquemment faite entre, d'une part, les luttes contre les droits d'auteur dans le monde du *software*, et, d'autre part, les luttes contre les brevets sur les semences et sur les organismes vivants en général, ne peut que résulter d'une confusion volontairement entretenue. Les premières cherchent à se mettre à l'abri sous le voile de dignité des secondes<sup>[6]</sup>. Dans le premier cas, nous avons affaire à une exigence qui se félicite de l'irréversibilité d'un monde technicisé avec lequel il convient même de collaborer, y compris de façon altruiste et désintéressée, tant que la survie dorée de ces collaborateurs – les hackers – peut être assurée par l'existence des structures techniques antisociales et par la circulation sans encombre des marchandises. Dans le second cas, nous avons affaire à un combat contre la technicisation forcée, les privilèges, le monde de la marchandise, la collaboration avec le pouvoir, et qui prône un retour à des schémas traditionnels d'exploitation de la nature dans un cadre collectif. Dans le premier cas, nous avons affaire à la communauté en réseau jaillie du terreau à jamais incritiqué de l'« abondance empoisonnée » de la société du capital ; dans le second cas, au projet d'une communauté dont tous les membres partagent la responsabilité d'une production à échelle humaine et qui se refuse à tirer des chèques en blanc sur l'avenir d'une technique dont les effets s'annoncent si dévastateurs que personne ne pourra en assumer le coût. Dans le premier cas, nous avons des gens hyperadaptés aux formes modernes de séparation ; dans le second des gens qui défendent avec obstination les ultimes vestiges d'un monde faisant place à



des formes autonomes de production. Seule une passion immodérée pour la confusion peut conduire à mettre sur un même plan deux combats aussi radicalement opposés dans leurs motivations fondamentales<sup>[2]</sup>.

Aucune éthique du travail libéré grâce aux machines ne peut déboucher sur un combat en faveur d'une activité humaine libérée des chaînes de la dévastation capitaliste. En croissant et en se multipliant allègrement dans l'atmosphère conditionnée de la société technicisée, les hackers ne peuvent que contribuer à la destruction de tout ce qui reste de réalité extérieure à cette société.

*Extrait de : « Les amis de Ludd. Bulletin d'information anti-industriel », tome 2 (titre original : « Los amigos de Ludd. Boletín de información anti-industrial »), numéros cinq et six), publié en 2009 aux éditions La Lenteur (Paris), p. 61-76.*

## Notes

[1] Crédit photo : [Genista](#) (Creative Commons By-Sa)

[2] Milosz écrit très justement : « Ce que l'homme de l'Est dénomme "formalisme inerte de la bourgeoisie" est par ailleurs l'assurance pour un père de famille de retourner chez lui le soir pour dîner et de ne pas partir en voyage dans une région plus propice à accueillir les ours polaires que les êtres humains. » Mais l'objet de la critique est désormais le pouvoir totalitaire d'une modernisation qui est l'héritière aussi bien du socialisme scientifique que du capitalisme démocratique.

[3] Pour en apprendre davantage sur le point de vue réactionnaire de Stallman, on peut lire son détestable article « Qui surveille les surveillants ? » publié au début de l'année 2002 par le tabloïd aujourd'hui disparu *Désobéissance globale*.

[4] Voilà ce que peut donner une interview de Stallman à propos du Logiciel libre : « - Ce système ne risque-t-il pas selon vous de favoriser une croissance exponentielle des programmes informatiques ? C'est vrai ! C'est un effet collatéral d'importance négligeable comparée aux effets de la promotion de la liberté. »

[5] Le fait que les hackers et les gauchistes soient deux populations qui se recoupent en partie en dit long sur l'incapacité de ces derniers à analyser de manière rigoureuse la technologie.

[6] Cf. l'article de Stallman, « Biopirates ou biocorsaires ? » *Archipiélago* n°55, où il formule de nouveau cet amalgame pernicieux.

[7] Bien évidemment, il existe au sein des luttes contre les OGM et autres délices de l'industrie moderne des tendances qui profitent de l'occasion pour réaffirmer leur credo citoyeniste et réformiste, et mènent ces luttes à l'impasse à coups de petits calculs arrivistes. Mais cela n'entame pas les présupposés fondamentaux partagés par d'autres tendances, même s'ils sont affirmés de manière partielle.

---

**Un logiciel libre peut-il se passer d'un dictateur bienveillant à vie ?**

Le développement d'un logiciel libre est paradoxal. En théorie, et c'est même ce qui le fonde, il est ouvert à tout le monde mais en pratique son efficacité tire très souvent profit d'une structure qui voit une personne, presque toujours le créateur initial, se dégager de la multitude pour exercer, ce que l'on qualifie faut de mieux, une « dictature bienveillante ».



La « dictature »<sup>[1]</sup> c'est le fait de choisir seul la ligne directrice du projet en assumant les décisions (prises en concertation mais généralement sans réel processus démocratique). La « bienveillance », c'est la capacité du « dictateur » à écouter et l'attitude par laquelle il manifeste la considération qu'il éprouve envers [les contributeurs](#).

C'est le sujet de la traduction du jour qui penche très clairement en faveur de cette étrange méritocratie qui va à l'encontre d'une organisation plus collective que l'auteur nomme ici « comité ». Avec, quoiqu'il arrive, une question en suspens : et si le « dictateur à vie » venait à ne plus pouvoir travailler sur son projet, ce dernier saurait-il véritablement lui survivre ?

*NB : Il est à noter que si l'on accepte de voir le réseau Framasoft dans son ensemble comme une sorte de « gros logiciel libre en développement » alors nous n'échappons pas au débat. Le rôle de dictateur bienveillant, si dictature il y a, étant alors joué conjointement par Pierre-Yves Gosset et moi-même.*

## **Les dictateurs dans les logiciels libres et open source**

[Dictators in free and open source software](#)

*Tony Mobily – 22 juillet 2008 – Free Software Magazine  
(Traduction Framalang : Olivier et Penguin )*

Certaines personnes remettent en cause l'idée que la plupart (voire la totalité) des projets de logiciels libres ne peuvent pas se passer d'un dictateur bienveillant, c'est à dire une personne qui a le dernier mot sur toutes les décisions prises. Ils pointent facilement les « erreurs » passées de [Linus Torvalds](#) (notez les guillemets) : l'utilisation de [BitKeeper](#) pour gérer le noyau, l'interdiction de greffons, etc. En tant que développeur logiciel, je pense qu'un dictateur est absolument nécessaire dans un projet de logiciel libre. Voici pourquoi.

## **Respect gagné par le DBAV**

La première raison est aussi certainement la plus importante : le respect. Le dictateur bienveillant à vie (on le nommera DBAV à partir de maintenant) doit prendre des décisions, et même beaucoup de décisions, et en même temps il doit conserver le respect de ses pairs. Les décisions ne sont pas toujours populaires, et elles ne sont pas non plus toujours justes (particulièrement aux yeux des autres). Cependant, le DBAV doit faire preuve de charisme, aussi bien sur le plan technique que relationnel, pour conserver le respect du reste de l'équipe. Personne ne songerait jamais à initier un [fork](#) de Linux, car peu de développeurs abandonneraient Linus au profit de la personne à l'origine de la fourche. C'est vrai pour la plupart des projets et c'est pourquoi les forks sont rares. Il faut reconnaître cependant qu'il arrive que le DBAV réussisse à se mettre toute l'équipe de développement à dos, et que quelqu'un finisse par créer une fork en entraînant la majeure partie des développeurs avec lui. Un nouveau projet avec un nouveau nom se crée en s'appuyant sur le code source existant et l'ancien projet disparaît après quelques temps. C'est une bonne chose : le DBAV est en place tant que le peuple le souhaite. C'est une dictature, mais une dictature étrange puisqu'à tout moment les citoyens peuvent s'en aller créer un

nouvel état ou en rejoindre un autre.

## Connaissance

Le DBAV connaît le projet de A à Z. Il ou elle est à même de savoir si une décision détruira les fondations du projet, et saura également résoudre un problème en conservant la solidité de la structure. [Drigg](#) (un projet populaire que je maintiens) m'en apporte la preuve presque chaque semaine : je me rends compte que ma très bonne connaissance du projet le protège des mauvais [patches](#) (NdT : *correctifs*) et des mauvaises demandes de fonctionnalités. Un DBAV est crucial et il ou elle doit être la personne qui prend les décisions. Dans un logiciel commercial, un manager moyen (qui ne sait pas coder) arrivera parfois à imposer une fonctionnalité ou une modification qui détruira inévitablement la structure du logiciel. Cela m'est aussi arrivé et je pense que c'est arrivé à presque toutes les personnes travaillant sur des logiciels clients propriétaires.

## Rapidité

Tout se passe souvent très vite dans le développement de logiciels libres. Parfois les décisions sur la conception et la technique doivent être prises presque dans l'instant. Même si le DBAV peut demander leur avis aux autres membres, c'est à lui ou à elle que revient la décision finale. Il existe une expression anglaise qui dit « A Camel is a horse designed by committee » (NdT : « *Un chameau est un cheval créé par un comité* » pour dire que les décisions prises collectivement ne sont jamais optimales), je la trouve légèrement exagérée, tout dépend évidemment du comité en question, mais c'est en général vrai et c'est bien dommage. Des décisions doivent être prises, et parfois quand on suit la liste de discussion d'un projet, on souhaiterait vraiment que quelqu'un mette fin aux argumentations qui parfois s'éternisent et dise « ok, ça suffit, on va faire les choses comme ça ».

## **Charge de travail**

Soumettre des idées pour de nouvelles fonctionnalités est un droit fondamental (par contre les exiger ne l'est pas). Les membres de l'équipe peuvent débattre de ces demandes de fonctionnalités et de leur implémentation. Cependant, le code fait la loi. Si un utilisateur propose quelque chose qui trouve écho chez un développeur, les discussions peuvent tirer en longueur, mais à un moment « quelque chose doit être codé si vous voulez qu'il se passe quelque chose ». En proposant un patch un membre de l'équipe gagnera du respect et de la crédibilité, à condition bien entendu que le correctif ne détruise pas la structure du projet. Cela signifie donc que les membres qui veulent contribuer prendront en charge ce qui leur tient vraiment à cœur et ils devront coder ces éléments de manière à ce que le DBAV ne les rejettent pas. Cela est bénéfique à la fois pour le code et pour la motivation des gens. Le code créé par les autres membres de l'équipe doit être bon. Ce qui nous amène au point suivant...

## **Envoyer de bons correctifs**

Si un développeur sait que son patch sera inspecté par une personne ayant une connaissance poussée du projet, et que cette personne cherchera la petite bête, il mettra plus d'application dans l'élaboration de son correctif. Si ce n'est pas un DBAV mais un *comité démocratique* qui décide du sort des contributions, alors souvent de mauvais correctifs seront intégrés au code, des correctifs qui seront susceptibles de mettre à mal la structure du projet ou qui auront des effets secondaires obscurs et difficiles à corriger. Ceci peut aussi se produire si le DBAV se comporte comme un père de famille confiant et aimant plutôt que comme un vrai DBAV. Oui, il m'est déjà arrivé d'accepter des correctifs trop rapidement, et je me suis retrouvé dans cette situation.

## **Maintenir la politique à l'écart du projet**

Créer un comité c'est ouvrir la porte à la politique.

L'équation suivante est souvent vraie : « Politique + Projet technique = Catastrophe ». Si un comité prend toutes les décisions, une partie des membres du comité pourrait finir par s'allier afin de faire passer des décisions pour des raisons autres que techniques (comprendre ici : renvoyer l'ascenseur, demander une faveur, etc.). Le DBAV peut aussi prendre des décisions politiques, mais ce ne seront toujours que les décisions politiques d'une personne, le DBAV lui-même, qui saura qu'une mauvaise décision sur le plan technique sera très préjudiciable au développement du projet.

## **Pour conclure...**

Je ne suis pas spécialement fan des comités. Je pense qu'une méritocratie avec un DBAV fonctionne beaucoup mieux et réalise les choses beaucoup plus rapidement. Durant ma courte expérience de chef de projet de logiciel libre (presque un an), j'ai fait face, à une échelle plus modeste bien sûr, aux mêmes problèmes que rencontrent tous les jours beaucoup de développeurs de logiciels libres. Si vous n'êtes pas d'accord avec mes idées, vous pouvez créer un fork à partir d'un projet et mettre sa gestion dans les mains d'un comité. Mais vous avez de bonne chance d'accoucher d'un chameau plutôt que d'un cheval.

Vous êtes libre de me prouver que j'ai tort.

## **Notes**

[1] Crédit photo : [Hoyasmeg](#) (Creative Commons By)

---

# Sur la place des grands hommes du logiciel libre

À ces quelques noms, la communauté du logiciel libre reconnaissante !

Vous ne serez pas forcément d'accord avec le choix de l'auteur<sup>[1]</sup> mais nous sommes aussi là pour en discuter dans les commentaires ☐

*PS : Le titre est un peu provocateur eu égard à un récent billet sur [les femmes et le logiciel libre](#), d'autant qu'il y a bien [une femme](#) dans le lot. On pourra également remarquer qu'il n'y a pas beaucoup de non américains.*



**Les héros du logiciel libre : de Stallman à Google, les figures emblématiques grâce à qui tout est devenu possible.**

**[Free software heroes: from Stallman to Google, a list of inspiring individuals who made everything possible](#)**

*Tony Mobily – 15/06/2008 – Free Software Magazine*

Dans chaque domaine, on trouve un certain nombre d'acteurs majeurs qui ont consacré beaucoup de leur temps aux idées auxquelles ils croyaient. Tous nous rappellent qu'il revient à chacun d'entre nous de changer la donne et d'écrire l'histoire. Leur travail touche un grand nombre de personnes



et peut avoir une influence extraordinaire sur notre façon de voir et de percevoir le monde.

Le monde du logiciel libre compte lui aussi ses héros. Vous connaissez déjà sans doute bon nombre d'entre eux; et si ce n'est pas le cas, il est fort probable que vous utilisiez tous les jours le fruit de leur travail.

Le but de cet article est à la fois de leur rendre hommage et d'offrir un résumé à ceux qui découvrent l'univers du logiciel libre.

## Quelques figures emblématiques



**Richard Stallman.** Pour RMS, difficile de savoir par où commencer. C'est lui qui a initié le projet GNU, composante majeure du système d'exploitation GNU/Linux, en 1983 (vous lisez bien : mille neuf cent quatre-vingt trois !), et fondé la Free Software Foundation en 1985. C'est également lui qui a écrit le compilateur C GNU, oui, l'outil permettant de transformer le langage de programmation en code exécutable. Il consacre la majeure partie de son temps à l'action politique et à la promotion du logiciel libre. Pour avoir une idée de ce que dévouement veut dire, lisez [son blog](#) et consultez son agenda de voyages plus que surchargé.

**Pamela Jones.** Encore un bel exemple de dévouement : Pamela Jones est l'auteure de [GrokLaw](#), le site qui a sans doute sauvé GNU/Linux et le logiciel libre en général des griffes de [SCO](#) et de Microsoft. Pamela Jones est quelqu'un d'époustouflant : ces trois dernières années, elle a signé un millier

d'articles, et une grande partie d'entre eux sont des papiers très fouillés qui ont eu un écho retentissant dans toute l'industrie des nouvelles technologies.



**Linus Torvalds.** C'est lui qui a codé Linux, le noyau, sans lequel les applications GNU ne pourraient fonctionner. Le noyau de Linus, qui est arrivé à point nommé, a été distribué sous licence GPL (établie par Richard Stallman) en 1991. Linux est une composante essentielle du projet GNU/Linux.



**Mark Shuttleworth.** C'est le fondateur de Canonical, la société qui a créé la distribution Ubuntu Linux. La version abrégée de la biographie de Shuttleworth est simple : il a gagné une fortune en vendant Thawte (qui fabriquait des certificats numériques) à VeriSign. Il a ensuite suivi le programme d'entraînement des cosmonautes Russes et est allé dans l'espace. À son retour, il a fondé Canonical afin de créer Ubuntu Linux, que l'on peut considérer comme la plus populaire et la plus innovante des distributions GNU/Linux destinées aux utilisateurs finaux.



**Larry Page et Sergey Brin.** Les créateurs de Google. Indépendamment de la grosse faute d'orthographe que cache ce mot (*NdT : Le terme exact est googol, qui définit le nombre 10 suivi de cent zéros*), vous en avez sans doute entendu parler : on tape quelques mots sur leur page Web, et l'on obtient comme par magie une liste pertinente de pages qui s'y rapportent... jetez-y donc un coup d'œil à l'occasion ! Bien que Google ne soit pas une entreprise qui se consacre au logiciel libre, et qu'une bonne partie de leurs logiciels soient au contraire sous licence propriétaire, ils ont néanmoins produit une quantité importante de logiciels libres et (plus important encore) contribué à la création de standards ouverts facilitant l'usage des logiciels libres (par exemple OpenSocial – en opposition à Facebook, ou Android – en opposition à l'iPhone et à Windows Mobile).



**Bob Young et Matthew Szulik.** Bob Young est le fondateur de Red Hat, une des entreprises de logiciel libre connaissant le plus de succès. Sous la direction de Young, Red Hat s'est imposée comme la distribution GNU/Linux la plus implantée dans le

domaine des serveurs. Les contributions de Red Hat au noyau Linux et au logiciel libre en général sont innombrables. Matthew Szulik a pris la succession de Young à la tête de Red Hat et a accru le succès de l'entreprise. Plus important encore, Szulik aurait eu un dîner célèbre (mais qui n'a jamais été avéré) avec Steve Ballmer, le PDG de Microsoft, qui aurait tenté de le convaincre de signer avec Microsoft un accord compromettant concernant les brevets. Szulik a refusé, même si un tel accord se serait révélé fort lucratif pour Red Hat. Le signer aurait causé un tort immense au monde du logiciel libre.



**Jimmy Wales.** C'est le créateur d'un autre site dont vous avez dû entendre parler : Wikipédia. Inutile que je vous fournisse un lien : tapez ce qui vous passe par la tête dans Google (voir ci-dessus : c'est le moteur de recherche sympa dont je vous parlais un peu plus tôt), et il y a de fortes chances qu'une ou plusieurs pages de Wikipédia apparaissent dans les résultats... La technologie sur laquelle est basée Wikipédia est disponible sous une licence libre (GPL). C'est bien ça – la licence créée par Richard Stallman (voir plus haut). Même si Wikipédia en soi n'est pas un logiciel libre, c'était une des premières fois (voire la toute première) qu'on appliquait la philosophie du libre à un domaine ne relevant pas de la technique. Et depuis, son succès est énorme.



**Lawrence Lessig.** Il est à l'origine des licences Creative Commons, grâce auxquelles les artistes peuvent distribuer leurs œuvres sous des licences fonctionnant selon les principes du Libre.



**Sir Tim Berners-Lee.** L'inventeur du World Wide Web (*NdT : L'Internet comme on le connaît aujourd'hui*) Il a préféré mettre gratuitement ses spécifications (HTTP et HTML) à la disposition de tous plutôt que de demander à des entreprises et à des développeurs de se conformer à des accords inacceptables afin de respecter des termes soi-disant non-discriminatoires. Sans lui, l'Internet pourrait être aujourd'hui la chasse gardée de protocoles propriétaires de l'acabit de MSN ou AOL, et en proie au chaos. Et quand je dis chaos, je pèse mes mots.



**Blake Ross.** C'est celui qui, alors qu'il était encore adolescent (en 2003), s'est rendu compte que le mouvement du Libre disparaissait du paysage des navigateurs parce qu'aucun navigateur libre et léger n'était disponible. Il a donc initié un fork de Mozilla et créé un autre logiciel dont vous avez sans doute entendu parler : Firefox. La suite, vous la connaissez. En fait, c'est une suite qui totalise 25% de parts de marché, résultat impressionnant sachant qu'il faut télécharger et installer volontairement sa copie de Firefox, contrairement à ce qui est livré directement avec Windows.



**Dries Buytaert.** L'inventeur de Drupal, l'un des meilleurs CMS (Système de gestion de contenu) disponibles à l'heure actuelle. (Oui je sais, je ne suis pas objectif, puisque je suis un des développeurs de Drupal.) La plupart des internautes n'utilisent pas Drupal, mais nombreux sont ceux qui fréquentent des sites construits avec cet outil.



**Keith Packard.** C'est l'instigateur du projet XOrg, un fork de [XFree86](#). Grâce à lui, GNU/Linux possède aujourd'hui un sous-système graphique d'une qualité extraordinaire. Dans [un entretien](#), qui date de 2003, Keith Packard explique en partie

comment cet épisode s'est déroulé. À noter qu'au moment de l'entretien, rien n'était encore acquis, et XOrg n'était encore plus ou moins qu'une « idée ». À présent, c'est une réalité solide dans le monde du Libre.



**Bram Cohen.** Le petit génie de la mathématique qui a créé BitTorrent. À contre courant de la tendance générale, il a mis à disposition gratuitement les spécifications de son protocole. BitTorrent est depuis un outil crucial pour le logiciel libre, car il rend possible le téléchargement de distributions qui ne cessent de se développer. D'autres (cf : la [RIAA](#)) ne voient pas du même œil le potentiel de ce protocole.



**Michael Tiemann.** Il a fondé [Cygnus](#) en 1989. Cygnus Solutions fut une des premières tentatives de « monétiser » le logiciel libre. Tiemann a aussi codé le compilateur C++ GNU et travaillé sur le compilateur et débogueur C GNU, deux logiciels d'une importance cruciale sans lequel le monde des nouvelles technologies ne serait pas le même.

## **Le monde s'ils n'avaient pas été là**

À quoi ressemblerait le monde si ces personnages clé avaient

préféré embrasser une carrière de plombier ? On pourrait avancer que si ça n'avait pas été eux, d'autres s'en seraient peut-être chargé. Mais dans le cas qui nous intéresse, c'est bien ce « peut-être » qui interpelle (soulevant la question plus théorique de la liste des « ça s'est joué à pas grand chose »).

Sans Pamela Jones, nombreux sont ceux (et j'en fais partie) qui pensent que le procès de SCO contre Linux aurait pu beaucoup plus mal se finir. Sans Stallman, le mouvement du Libre serait loin d'être aussi solide et organisé. Sans Shuttleworth, une distribution GNU/Linux propriétaire aurait pu prédominer sur le marché (ce qui était en train de se profiler, petit à petit, avec Linspire). Sans Larry Page et Sergey Brin, pas de Google. Pas de Summer of Code. Pas d'Android. Pas d'OpenSocial, la liste est longue comme le bras. Sans Bob Young et Matthew Szulik, pas de chef de file bien défini sur le marché des serveurs GNU/Linux, ou, pis encore, Red Hat aurait pu céder à la pression de Microsoft et signer un accord désastreux sur les brevets. Sans Jimmy Wales, pas de Wikipédia. Sans Lawrence Lessig, des milliers d'œuvres d'art ne seraient pas disponibles sur le World Wide Web. Et d'ailleurs, sans Sir Tim Berners-Lee, il n'y aurait même pas de World Wide Web. Sans Blake Ross, vous n'auriez sans doute pas d'autre choix que d'utiliser Internet Explorer pour aller sur Internet. Sans Dries Buytaert, Drupal n'existerait pas. Sans Keith Packard, nous serions coincés avec le XFree86 monolithique que nous connaissions avant, plus ou moins libre mais pas vraiment.

Sans eux, en gros, le monde serait aujourd'hui bien plus gris.

## **Faire partie du club, ça vous tente ?**

À la lecture de cet article, vous voyez sans doute où je veux en venir : tous ces acteurs du Libre sont des gens brillants, dévoués et prêts à consacrer une grande part de leur vie à l'amélioration du monde dans lequel nous vivons.



Un des aspects formidables des logiciels libres, c'est qu'il s'agit d'un monde sans barrières. Peut y entrer qui veut. Votre nom pourrait bien figurer un jour dans cette liste. Pour y parvenir, il suffit de fournir une somme de travail phénoménale et de nourrir une immense passion pour le domaine, quel qu'il soit, auquel vous la consacrez.

Quant à moi, je ne figure pas dans cette liste, même si je crois en rêver depuis toujours. Je fais de mon mieux au sein de Free Software Magazine, et chaque fois que la lassitude ou le manque d'inspiration me saisissent, je pense à ceux qui ont rendu possible l'existence de cet univers, et m'efforce d'en faire autant, et aussi bien.

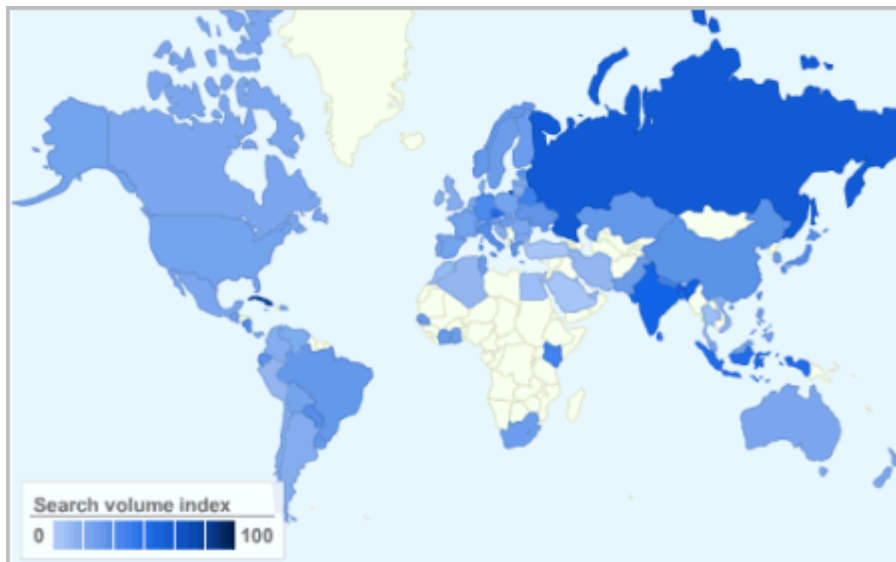
À notre niveau, nous n'apporterons pas forcément à l'édifice des pièces aussi majeures que celles de Sir Tim Berners-Lee, Richard Stallman ou Pamela Jones, mais rien ne nous empêche d'essayer.

## Notes

[1] Traduction Don Rico sous l'œil avisé de Burbumpa et Olivier.

---

# Let's play with Google Insights Search

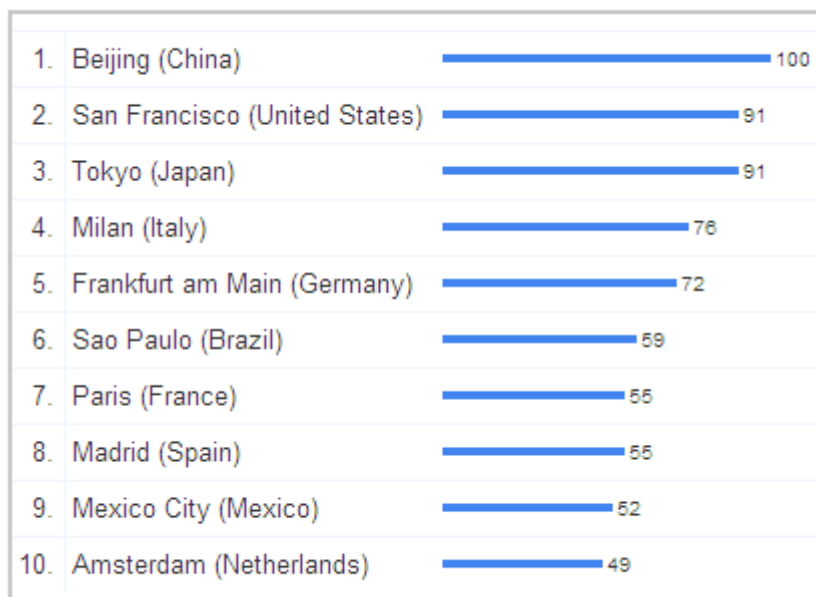


Vous voyez la carte ci-dessus ? Elle correspond à la distribution mondiale de recherches Google sur le mot-clé « linux » ces douze derniers mois.

Les dix premiers pays sont les suivants :

1.	<a href="#">Cuba</a>	100
2.	<a href="#">Russian Federation</a>	75
3.	<a href="#">India</a>	69
4.	<a href="#">Indonesia</a>	61
5.	<a href="#">Czech Republic</a>	61
6.	<a href="#">Bangladesh</a>	61
7.	<a href="#">Sri Lanka</a>	58
8.	<a href="#">Taiwan</a>	51
9.	<a href="#">Belarus</a>	49
10.	<a href="#">Kenya</a>	47

Et les dix premières villes sont les suivantes :



Ces informations proviennent de [Google Insights Search](#), nouveau service d'analyse des requêtes des internautes mis à disposition par Google (et ne concernant donc que les requêtes effectuées via le moteur Google).

Il fait suite, en l'améliorant, au service Google Trends que j'avais utilisé dans [un précédent billet](#) pour évoquer l'évolution de certaines distributions GNU/Linux.

L'idée c'est de comparer et contextualiser certaines requêtes dans le temps et dans l'espace mais aussi par rapport au nombre total des toutes les requêtes effectuées.

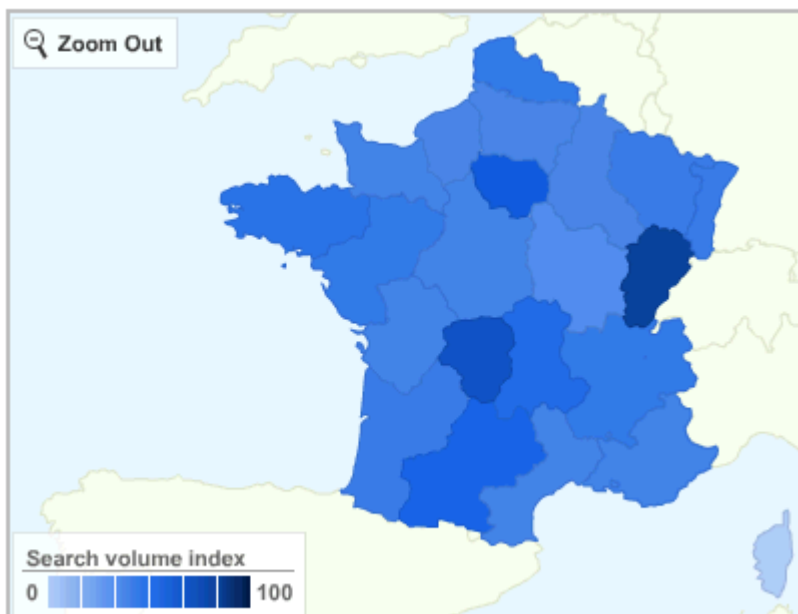
## Linux en France

Pour illustrer mon propos conservons l'exemple « linux » mais cette fois-ci restreint au territoire français (toujours pour les douze derniers mois, ce qui est bien entendu paramétrable).

La première chose qui est proposée c'est une courbe d'évolution dans le temps considéré (ici donc pour « linux » en France c'est à peu près stable).



Puis la repartition région par région :



Avec le détail des dix premières régions :

1.	<a href="#">Franche-Comte</a>	100
2.	<a href="#">Limousin</a>	82
3.	<a href="#">Ile-de-France</a>	73
4.	<a href="#">Midi-Pyrenees</a>	65
5.	<a href="#">Auvergne</a>	61
6.	<a href="#">Brittany</a>	58
7.	<a href="#">Nord-Pas-de-Calais</a>	53
8.	<a href="#">Pays de la Loire</a>	53
9.	<a href="#">Rhône-Alpes</a>	53
10.	<a href="#">Alsace</a>	52

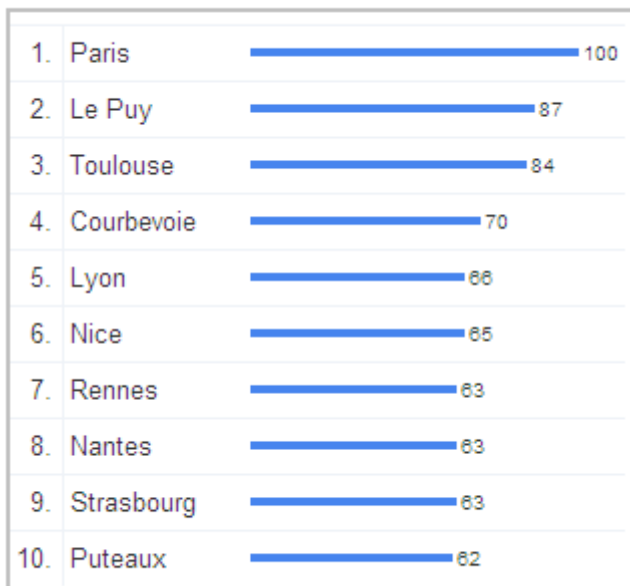
Que signifient ces chiffres à droite (qui n'apparaissent que si vous êtes connecté à un compte Google, eh oui, on a rien sans rien) ?

La première région étant la Franche-Comté (bravo pour elle !) elle est automatiquement affublée de la centaine. Cette première place veut dire, si j'ai bien compris, que parmi toutes les requêtes Google effectuées en France, c'est dans cette région que la proportion de recherches « linux » est la plus grande. Notez que cela ne nous indique pas la proportion (ou pourcentages) de requêtes « linux » par rapport à toutes les requêtes Google faites depuis la Franche-Comté sur la période (qui doit être bien faible de toutes les façons). Toujours est-il que c'est la Franche-Comté qui donne le la (le 100) et les autres régions qui suivent en conséquence.

Je me trompe peut-être mais du coup je lis qu'il y a environ un tiers de chercheurs Google « linux » en moins en Midi-Pyrénées (65) et quasiment moitié moins en Alsace (52). Au risque de me répéter on peut donc affirmer que selon Google il y aurait deux fois plus de chercheurs « linux » en Franche-Comté qu'en Alsace.

Ce qui ne signifie nullement qu'il y aurait deux fois plus de postes sous GNU/Linux en Franche-Comté qu'en Alsace parce qu'on peut très bien imaginer qu'un jour une région soit tellement à *la pointe Linux* qu'elle n'ait plus besoin de faire des recherches sur le terme générique « linux » (mais plutôt sur « bash », « emacs » ou que sais-je encore).

Sinon, on a aussi les villes :



Dans la mesure où Google ne prend pas uniquement le mot-clé « linux » en considération mais référence également les requêtes connexes qui contiennent ou non ce mot-clé, il nous est proposé deux tableaux.

Le premier tableau est constitué du top ten des requêtes associées au mot-clé « linux » (là encore si vous avez un compte Google vous aurez la possibilité d'avoir plus de dix résultats en téléchargeant le fichier CSV associé à votre recherche) :



Le second tableau est constitué des requêtes associées au mot-clé « linux » ayant connu la plus forte hausse sur la période étudiée (*Breakout* signifie que la hausse dépasse 5000% !) :

Rising searches		
1.	<a href="#">play on linux</a>	Breakout
2.	<a href="#">eeepc</a>	Breakout
3.	<a href="#">xandros</a>	+1460%
4.	<a href="#">linux xandros</a>	+1050%
5.	<a href="#">toutou linux</a>	+320%
6.	<a href="#">virtualbox</a>	+240%
7.	<a href="#">linux sur ps3</a>	+220%
8.	<a href="#">linux mint</a>	+100%
9.	<a href="#">puppy linux</a>	+80%
10.	<a href="#">asus</a>	+80%

À la lecture de ces tableaux on peut supputer par exemple qu'Ubuntu est bien la reine des distributions en France (mais que Mandriva n'est pas morte), que les linuxiens ont de plus en plus envie de jouer sur leur ordi et que l'[Eeepc](#) (sous Xandros) a bien été le phénomène annoncé.

## Digne de confiance ?

Bon, c'est bien gentil tout ça mais l'outil est-il fiable ? Telle est la question qui en fait n'aura pas de réponse. D'abord parce que la localisation via notre adresse IP n'est pas d'une rigueur absolue. Et ensuite parce que Google garde jalousement ses données et ses algorithmes de calculs.

La seule chose qu'il soit possible de faire c'est de taper des requêtes dont vous les résultats sont attendus afin de vérifier si l'outil est conforme à vos prévisions. Ainsi si l'on tape « [marée](#) » (en France) ce sont bien les régions de la côte atlantique qui apparaissent en premier.

Ce n'est pas très scientifique tout ça mais plusieurs exemples du même acabit m'ont fait supposer que globalement Google Insights Search donne des tendances plausibles.

Je pense néanmoins que des pays encore peu connectés peuvent venir fausser certains résultats car on se retrouve alors proportionnellement avec des internautes locaux pionniers et donc à mon avis plus technophiles que la moyenne. Et puis il y a aussi la question des langues, des alphabets différents, etc. N'hésitez pas à apporter d'autres bémols dans les commentaires.

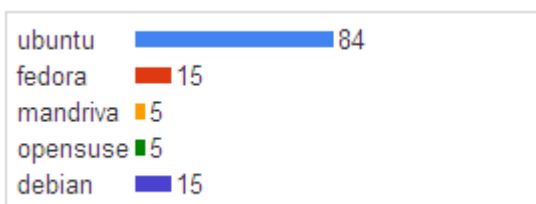
En tout cas fiable ou pas, je suis sûr que de nombreux *marketeux* vont prendre d'assaut l'outil pour affiner leurs prochaines campagnes commerciales !

## Quelques exemple d'un monde libre qui se cherche

Ces précautions d'usage étant posées, on peut faire mumuse avec l'outil, d'autant qu'il est permis de comparer plusieurs requêtes entre elles.

### Quelques distributions GNU/Linux

Comparons mondialement [Ubuntu](#), [Fedora](#), [Mandriva](#), [OpenSuse](#) et [Debian](#). On retrouve bien la suprématie actuelle d'Ubuntu (aucune idée de la signification du 84 derrière Ubuntu, par contre je pense là encore qu'on peut supposer qu'Ubuntu est environ dix-sept fois plus recherchée que Mandriva).



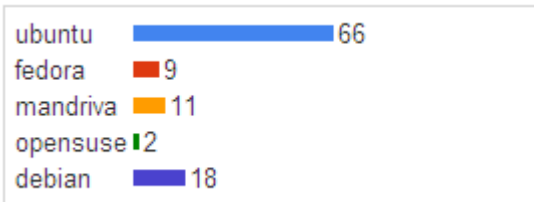
Au niveau des trois pays de tête ça donne :

- Cuba, Italie, Indonésie pour Ubuntu



- Sri-Lanka, Inde, Taïwan pour Fedora
- Russie, République Tchèque, Biélorussie (et France cinquième) pour Mandriva
- République Tchèque, Russie, Allemagne pour OpenSuse
- Cuba, Biélorussie, République Tchèque pour Debian.

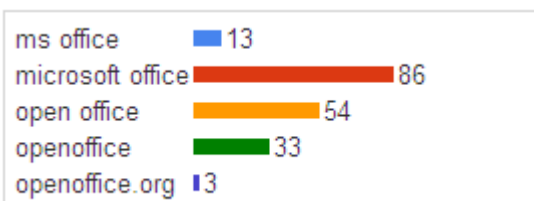
Si l'on se restreint à la France, ça bouge un peu puisque par exemple Mandriva s'en sort mieux face à Ubuntu.



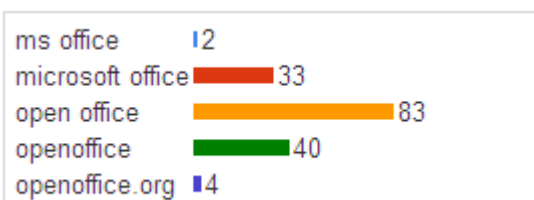
## La petite guerre des suites bureautiques

J'ai tenté de comparer les suites bureautiques [MS Office et OpenOffice.org](#) (comparaison difficile en raison des différentes appellations)

Dans le monde (avec l'Allemagne et la France qui se classent premières pour « open office ») :



Et en France :



On s'en sort bien sur ce coup là ☐

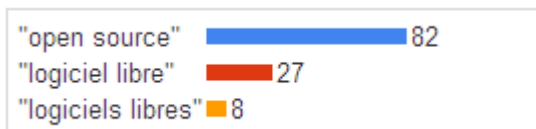
## Open Source vs Free Software

Comparons les requêtes [« Open Source »](#) et [« Free Software »](#). On constate tout d'abord que « Open Source » est plus demandé que « Free Software ». Va-t-il finir par s'imposer ?



Ce sont plusieurs villes indiennes (Delhi en tête), Djakarta et Singapour qui remportent la palme des recherches « Free Software ». Alors que les villes « Open Source » sont San Francisco, encore Delhi, puis Milan, Amsterdam, Washington, Sydney, Londres. Il y a clairement là une différence géographique (et éventuellement sociale).

En France cela ne sera à rien de comparer car « Free Software » est remplacé par « Logiciel Libre ». Du coup on obtient [ceci](#) :



Et tant qu'on y est pourquoi ne pas comparer [« Richard Stallman »](#) et [« Linus Torvalds »](#). De notoriété mondiale équivalente, vous constaterez avec moi que Stallman est très populaire dans les pays d'Amérique Latine tandis que Torvalds a une forte côte dans les contrées occidentales.

## À vous de jouer

Fin de mon petit tour de manège avec Google Insights Search. J'en appelle aux commentaires pour nous signaler vos propres requêtes que vous aurez jugées intéressantes à communiquer.

---

# Stallman, Torvalds, Brown et Zemlin : mais que pensent-ils donc de Microsoft ?

Encore un article de [Bruce Byfield](#) que nous avons trouvé ma foi fort intéressant de traduire. Il s'agit de l'avis sur Microsoft de quatre fortes personnalités de la communauté du logiciel libre : Peter Brown (Free Software Foundation), Jim Zemlin (Linux Foundation), Richard Stallman et Linus Torvalds.

Enfin, pour être plus précis, de deux éminents représentants du *logiciel libre* (Peter Brown et Richard Stallman) et deux éminents représentants de l'*open source* (Jim Zemlin et Linus Torvalds). Difficile en effet de passer ici à côté de cette [distinction](#), importante pour certains, de l'ordre de la nuance pour d'autres. Toujours est-il que si l'on veut alors regrouper ces deux mouvements, on parlera de [FOSS](#).

L'accent a été mis sur les questions suivantes :

- Comment Microsoft affecte votre travail et votre informatique personnelle ?
- Quelle menace représente Microsoft pour le logiciel libre ?
- Quelles sont les chances pour que Microsoft devienne un membre apprécié de la communauté ?

On ne vous en dit pas plus mais la conclusion est réconfortante...

Un grand merci à Claude Le Paih pour la traduction. Il a choisi de ne pas traduire *proprietary* par *propriétaire* et il s'en explique ainsi : « Mon choix personnel va au néologisme *privateur, privatrice* plutôt que *propriétaire*. J'assume cette non-orthodoxie opposée à la doxa par le fait que *propriétaire* ne peut être adjectif car c'est un nom commun désignant une

personne, laquelle possède... quelque chose. On ne peut donc dire une chaussure propriétaire, une chaîne hi-fi propriétaire, une guitare propriétaire...etc ! Par contre, *proprietary* est bien un adjectif, en américain, désignant une chose sous marque déposée. Le néologisme *privateur* fut trouvé par Richard Stallman lors d'un voyage en Espagne en référence au *privador* employé en espagnol. Richard Stallman préconise l'emploi de *privateur*. »

**What do Free and Open Source Software Leaders Think of Microsoft?**

June 16, 2008  
By Bruce Byfield



No user of free and open source software (FOSS) can escape having an opinion about Microsoft. Microsoft products and technologies represent what FOSS users have left behind. Some consider it increasingly irrelevant, and others a shadowy figure comparable to Satan in the Middle Ages or the Soviet Union during the Cold War. Yet, no matter how members of the FOSS community regard Microsoft, all of us have well-defined opinions on the subject that we can express eloquently at short notice.

But what attitude do FOSS leaders have about Microsoft? The question is not just gossip or a test of trustworthiness. How it is answered can indicate leaders' values and priorities, and whether they deserve to be followed at all. Yet despite (or perhaps because of) how large Microsoft looms in the free software world, the rest of us rarely glimpse the attitudes the movers and shakers have towards it.

To help provide a clearer view, I asked a number of prominent FOSS leaders how Microsoft affected their work and personal computing, how much of a threat Microsoft was to FOSS, and what the odds were of the company ever becoming a member in good standing of the FOSS community.

[Submit Feedback >](#)  
[More by Author >](#)

## Que pensent de Microsoft les leaders du logiciel libre et de l'open source ?

### [What do Free and Open Source Software Leaders Think of Microsoft?](#)

*Bruce Byfield – 16 juin – Datamation*

Aucun utilisateur de logiciels libres (NdT : FOSS) ne peut éviter d'avoir une opinion sur Microsoft : les produits et la technologie Microsoft représentent ce qu'ils ont délaissé. Certains les considèrent de plus en plus sans intérêt, d'autres comme une entité informe comparable à Satan au Moyen Âge ou à l'Union Soviétique au temps de la guerre froide. A la limite peu importe ce que les autres membres de la communauté FOSS pensent de Microsoft, nous avons tous une opinion bien définie sur le sujet que nous pouvons exprimer sur le champ avec éloquence.

Mais quelle attitude ont les dirigeants du FOSS vis à vis de

Microsoft ? Ce n'est pas qu'une question de commérage ou un test de confiance : leurs réponses peuvent indiquer leurs valeurs et priorités, mais aussi si elles méritent d'être suivies à la lettre. De plus, malgré (ou peut être à cause de) la grande menace que fait peser Microsoft sur le monde du logiciel libre, la majorité d'entre nous entrevoit rarement le point de vue des acteurs et agitateurs (*NdT : "movers and shakers", terme désignant les personnes exerçant un pouvoir ou influentes dans une sphère d'activité*) à son sujet.

Pour aider à donner un meilleur éclairage, j'ai demandé à quelques dirigeants bien en vue du FOSS comment Microsoft affecte leur travail et leur informatique personnelle, quelle menace représente Microsoft pour le FOSS, et quelle sont les chances pour que la compagnie devienne un membre apprécié de la communauté FOSS.

Ceux qui ont répondu sont Peter Brown de la Free Software Foundation (*NdT : Fondation pour le Logiciel Libre*), Jim Zemlin de la Linux Foundation (*NdT : Fondation Linux*), Richard Stallman , fondateur du mouvement du logiciel libre, et Linus Torvalds. Tous ont donné des réponses non seulement complexes et nuancées, mais parfois étonnantes comparées aux attitudes qu'ils assument souvent.

## **Peter Brown, Directeur Général de [Free Software Foundation](#)**

De lui même, Peter Brown n'aurait quasiment pas de contact avec les produits ou la technologie Microsoft. « Il y a beaucoup de sites avec de la camelote privatrice, et certaines agences gouvernementales demandent toujours des systèmes d'exploitation précis. Mais j'évite généralement ce genre de chose, ou je trouve des alternatives », dit il. En parlant de l'évolution des systèmes d'opérations libres comme GNU/Linux depuis le passage du dernier millénaire, il ajoute : « je dois admettre que je ne ressens aucun inconvénient maintenant. »

De plus, suivre les pistes des menaces touchant les libertés des utilisateurs de logiciels fait partie de son travail. Avec ce mandat, il porte une attention particulière à ce que disent les cadres de Microsoft et quelle technologie est utilisée dans leurs produits. « Ce n'est qu'une chose naturelle de suivre les fournisseurs de logiciels privés et le Digital Right Management ([DRM](#)) » dit-il. Il ajoute cependant : « Nous n'examinons pas tous les coins et recoins car une fois que vous êtes dans le monde privé, il n'y a pas grand chose à dire hormis la nécessité de le quitter. »

Le problème avec Microsoft, selon Brown, est que c'est une entreprise comme les autres, et « les sociétés n'ont pas de valeurs intrinsèques. La seule déclaration de mission, dont il faut être conscient en ce qui concerne une société, est celle qui dit : nous sommes ici pour faire de l'argent. » Avec cette manière de penser, Brown n'a pas confiance en Microsoft, ni particulièrement aux autres entreprises, qu'elles soient privées comme Apple ou qu'elles aient un modèle d'affaire incluant l'open source, comme Google ou Red Hat.

Quand une société est amicale envers les FOSS, il attribue en grande partie cette attitude à une individualité qui défend les valeurs du FOSS. « Vous avez vu ce qui est arrivé à [Sun](#) ? » dit-il, se référant au remplacement de Scott McNealy par Jonathan Schwartz en tant que CEO (*NdT : Chief Executive Officer = chef de direction*) de Sun Microsystems. « D'abord, c'est privé et n'aime pas les logiciels libres, un changement de directeur et on aime les logiciels libres. » Dans l'ensemble, il considère les individus plus dignes de confiance que les entreprises, mais seulement « jusqu'à un certain point. »

Dans cette perspective, Brown pense que Microsoft pourrait devenir un jour un participant accepté du logiciel libre, mais non sans changements majeurs dans son modèle d'affaire et son équipe de direction. A la différence de Sun, dont les revenus proviennent d'abord du matériel, Microsoft, dit Brown, est

quasiment dépendant de la vente de son système d'exploitation et de sa suite bureautique.

« Ce qui empêche Microsoft d'être un acteur important du logiciel libre », dit Brown, « est le fait qu'ils ne peuvent le faire d'une manière significative en raison de leur flux monétaire. Si vous y réfléchissez, ils vont se battre bec et ongles là où ces deux produits sont concernés, ce qui veut dire en plein dans notre poire. Je ne vois pas Microsoft être différente de n'importe quelle autre entreprise concernant ses intérêts économiques ».

A présent, Brown pense que tout ce que peut faire Microsoft est de tâter du logiciel libre dans l'espoir d'attirer les forces vives du développement vers la plate-forme Windows et d'essayer de ralentir leur adoption. Quoiqu'il en soit, il rejette l'éventuelle destruction du FOSS par Microsoft comme seulement « théoriquement » possible. Sa préoccupation principale est que Microsoft « peut présenter un danger pour la liberté des utilisateurs car elle est capable d'empêcher ceux-ci d'utiliser les logiciels libres par des ruses comme la création de plates-formes séduisantes, les obligeant à rester du fait des inconvénients importants liés au changement ».

Brown est particulièrement inquiet à l'idée qu'en rejetant Microsoft des utilisateurs ne se tournent vers une autre compagnie. « Il est important que les gens ne disent pas : Oh , Apple est bien mieux que Microsoft ! » dit-il. « Je pense réellement que ce n'est pas l'objectif. Si Apple avait ces deux produits, Windows et la suite Office, ils se comporteraient de la même manière vue la direction en place. Avec l'iPhone, ils montrent déjà exactement la même conduite. Ce sera donc son dernier mot : ne pas imaginer que Microsoft soit différente des autres entreprises ».

**Jim Zemlin, Directeur de la [Linux Foundation](#)**

Comme Peter Brown, Jim Zemlin considère l'observation de

Microsoft comme faisant partie de son travail. Cependant, tandis que Brown à la Free Software Foundation surveille les menaces pesant sur les libertés des utilisateurs, Zemlin dit : « Une partie de mon travail en tant que directeur de la Linux\_Foundation est de contrôler les annonces de Microsoft. Notre équipe fournit un important service à nos membres et au marché en traduisant les actions parfois ambiguës de Microsoft. Nous étudions les changements dans la technologie Microsoft qui rendent plus facile l'interopérabilité avec leur plate-forme pour les applications Linux et open source. L'intention de Microsoft de supporter le [format ODF](#) dans MS Office est un bon exemple de ce que nous suivons. Nous veillons à ce qu'ils publient leurs protocoles techniques sous des termes compatibles avec le développement et les pratiques des licences open source. »

Quoiqu'il en soit, en ce qui concerne l'informatique personnelle de Zemlin, Microsoft « n'est pas important du tout ». Sa description d'un jour typique est une litanie d'applications web et de produits utilisant GNU/Linux: « Mes journées commencent en écoutant de la musique à la maison sur un système [Sonos](#) basé sur Linux. Je peux enregistrer un spectacle TV sur mon [DVR Linux](#) et ensuite foncer au bureau où je travaille sur un bureau Linux. Je passe la plupart de ma journée sur un navigateur : accédant à des applications Google, utilisant notre application [SugarCRM](#) sur le web, me connectant à Facebook ou lisant un livre sur un lecteur [Kindle](#), tout cela tournant sous Linux. La seule fois où je suis concerné par Microsoft c'est quand je reçois un fichier Microsoft Office que j'ouvre dans OpenOffice qui le convertit au format ODF.

Zemlin remarque que la participation à la communauté est possible pour tout le monde, mais ajoute que « cela demande un désir sincère de collaboration et de vouloir faire de meilleurs logiciels. Quand cela fera réellement partie de la vision de Microsoft, j'espère que cette société deviendra un



membre de la communauté. Le modèle open source est dominant pour le développement de logiciels et ne fera que s'accroître en influence dans les années à venir. »

Zemlin refuse de spéculer sur les intentions de Microsoft à l'égard du FOSS, mais clairement, il ne le voit pas comme une grande menace. « Microsoft est une société intelligente et un excellent concurrent » dit-il, « ils rendent Linux meilleur chaque jour, rien qu'en étant un opposant acharné. Mais ils opèrent selon un modèle de développement dépassé qui ne tiendra pas longtemps dans l'actuelle économie du logiciel. Les consommateurs demandent une ouverture et un choix de vendeur, quelque chose que Microsoft met du temps à comprendre. Linux, un des premiers exemples de ce que l'on peut atteindre avec le modèle de développement open source, est en position naturelle pour saisir ces nouvelles dynamiques du marché. Microsoft va continuer à lutter. »

## **Richard Stallman, Président fondateur de la Free Software Foundation.**

En tant que personnage principal du mouvement pour le logiciel libre, Richard Stallman fait une distinction entre la technologie et les actions de Microsoft. « Je n'essaie pas de suivre la technologie Microsoft », dit-il, « car dans la plupart des cas, les changements dans la technologie Microsoft n'ont pas d'effet immédiat sur la communauté du logiciel libre. Je suis plus concerné par les menaces légales de Microsoft à l'encontre des logiciels libres et ses tentatives pour recruter dans les écoles, gouvernements et entreprises afin d'orienter et contraindre le public à une utilisation de Windows. »

Interrogé sur la manière dont Microsoft affecte ses objectifs, Stallman répond, « Mon but à long-terme est un monde dans lequel tous les utilisateurs de logiciels sont libres de partager et échanger les programmes qu'ils utilisent. En d'autres mots, un monde dans lequel tous les logiciels sont

libres. Tant que des sociétés comme Microsoft ou Apple se consacrent à distribuer des programmes refusant l'utilisation de ces libertés, elles s'opposent à ces objectifs. »

Cela dit, Stallman peut imaginer qu'un jour Microsoft puisse contribuer au logiciel libre, mais seulement si « elle retire des services comme Hotmail, et abandonne les programmes privés comme Windows et MS Office. Alors, elle pourrait contribuer au logiciel libre de façon à faire progresser la communauté à une plus ou moins grande échelle. Cependant, sans ces changements fondamentaux, j'espère que toute contribution faite par Microsoft n'aura qu'une portée marginale sur qui que ce soit dans le monde libre. »

En attendant, Stallman remarque que « Microsoft fait de grands efforts pour empêcher l'adoption du système GNU/Linux et OpenOffice.org ». Il donne trois exemples.

D'abord, il commente la récente annonce au sujet du projet [One Laptop Per Child \(OLPC\)](#) qui, originellement pensé pour donner des ressources technologiques aux nations en développement, va commencer à embarquer Windows. Selon Stallman, avec cette annonce, « Microsoft subordonne le projet OLPC en le convertissant en une campagne massive de formation Windows. Le projet dit que cela donne plus de choix aux gouvernements acquéreurs en supportant tant Windows que GNU/Linux, mais ces gouvernements vont avoir tendance à choisir Windows par défaut. Dans certains pays, des gens vont faire campagne pour empêcher cela. Si celles-ci réussissent, le projet OLPC représenterait alors une contribution positive au monde, sinon, cela fera avant tout du mal. »

Ensuite, parlant de la bataille des standards où Microsoft réussit à faire accepter son [format OOXML](#) comme ouvert face au format ODF favorisé par OpenOffice.org et d'autres applications bureautiques libres, Stallman note que « Microsoft a corrompu beaucoup de membres de l'[ISO](#) afin de gagner l'approbation de son format bidon de document ouvert

OOXML. Ainsi, les gouvernements qui gardent leurs documents sous format exclusif Microsoft peuvent prétendre utiliser des *formats ouverts*. Le gouvernement d'Afrique du Sud a déposé un appel contre cette décision, mentionnant les irrégularités de la procédure. »

Stallman poursuit en disant « Même dans les parties moins cruciales du secteur, Microsoft essaie d'affaiblir la communauté. Par exemple, elle contribua par un substantiel montant à un projet, SAGE, lequel en conséquence décida de ne pas passer à la version 3 de la GPL ». La seule consolation dans ce cas, nous dit Stallman, est que cette affaire montre « que Microsoft considère la version 3 de la GPL comme une défense efficace de la liberté des utilisateurs. »

En complément de ces exemples, Stallman condamne Microsoft pour les portes ouvertes de sa sécurité. « Windows Vista permet à Microsoft d'installer des modifications de logiciels sans l'autorisation de l'utilisateur », observe-t-il, « vous ne pouvez pas avoir plus faux que cela ».

Cependant, malgré ces opinions, Stallman nous avertit aussi « qu'il est commun dans le champ de l'informatique de comparer Microsoft au diable, mais c'est une erreur. Cela conduit les gens à fermer les yeux sur les actions néfastes faites par les autres sociétés dont beaucoup sont simplement mauvaises. Microsoft n'est pas la seule entreprise dont les conduites en affaire piétinent la liberté des usagers. Des milliers de sociétés distribuent des logiciels privés, ce qui veut dire des utilisateurs divisés et impuissants. C'est mauvais, peu importe la société qui pratique cela. »

## **[Linus Torvalds](#), Coordinateur du projet Linux Kernel (noyau Linux)**

Linus Torvalds ne fait aucun effort pour suivre Microsoft. La plupart de ses informations sur la société sont de seconde main, en lisant les sites généraux traitant de technologie ou

en recevant des mails de journalistes lui demandant un commentaire sur une action ou une annonce de Microsoft. Malgré tout, il confesse avoir lu occasionnellement le blog [Mini-Microsoft](#) « car c'était intéressant pour moi de voir un point de vue différent sur le monde *tech world* (NdT : monde la technologie) »

« J'ai simplement tendance à ne pas comparer Linux aux autres OS » dit-il, « je m'attache à rendre Linux meilleur que lui-même, et essayer de voir ce que font les autres n'est pas du tout pertinent. Évidemment, il est important que les choses fonctionnent bien avec d'autres systèmes d'exploitation, mais c'est un domaine où je ne peux pas réellement aider car je n'ai pas d'autres systèmes à la maison. »

Torvalds admet que, pour un choix donné, il achètera un souris Logitech plutôt qu'une souris Microsoft car il préfère éviter de supporter Microsoft. Mais il appelle cela une préférence « irrationnelle ». Par ailleurs, il ajoute, « je ne me rappelle pas la dernière fois où j'ai pris une décision qui ait à voir en quoi que ce soit avec Microsoft. »

Torvalds observe que Microsoft s'ouvre déjà à la communauté FOSS, mais il note que sa participation est limitée car « ils semblent avoir un complexe lié à la [GPL](#), et ne travaillent qu'avec des projets, qu'ils ne voient pas être en concurrence directe, comme une infrastructure de serveur web, plutôt que tout autre projet central. Vont-ils s'étendre à d'autres domaines et vont-ils se débarrasser de leur peur irrationnelle de la GPL ? Je ne le sais pas. »

A propos d'un danger créé par Microsoft, Torvalds se dérobe en observant premièrement ceci : « je ne pense pas qu'il y ait un Microsoft. Je suspecte qu'il y a beaucoup d'ingénieurs MS qui aiment réellement le logiciel libre et, probablement, l'utilisent-ils à la maison même, en dehors de tout travaux en relation avec des tests de compatibilité. De plus, je suspecte que plusieurs secteurs de la société ont des idées divergentes

à propos de l'open source, et je ne pense pas qu'ils approuvent. »

Il continue : « ceci dit, quelques membres de Microsoft sont assez clairement anti open source, et, oui, s'ils pouvaient le détruire, ils le feraient avec bonheur. »

Quoiqu'il en soit, Torvalds écarte l'idée qu'une tentative de démolition puisse avoir un quelconque succès. « Comment combattre réellement quelque chose qui est plus une idée et une façon de faire qu'un concurrent direct sur le marché ? » demande-t-il usant de rhétorique.

Torvalds ajoute qu'il ne se réfère plus à Microsoft en public comme cela lui arrivait auparavant. « Je faisais des plaisanteries sur Microsoft au cours d'entretiens » dit il, « Et j'ai simplement arrêté, car je ne pense pas que la peur et le dégoût (*NdT : fear-and-loathing*) qui sont si communs (ou peut être pas communs...ce ne sont probablement que des paroles) soient complètement sains. Je pense que si vous prenez des décisions basées sur la peur de ce que font les autres gens et sociétés, vous n'allez pas faire le meilleur travail. Je préfère voir le monde être pro-Linux plutôt qu'anti-Microsoft, parce que ce dernier groupe, en étant motivé par un sentiment négatif, n'est simplement pas constructif à long terme. »

Par dessus tout, le plus fort sentiment de Torvalds à propos de Microsoft semble être celui d'une société ayant perdu son orientation. « Alors que je ne suis évidemment pas un adorateur de Microsoft », dit-il, « je pense qu'ils ont sérieusement cassé la baraque il y a plus de dix ans car ils ont réellement donné aux gens ce qu'ils voulaient, et à bas prix. Voilà une bonne raison qui permet à Microsoft de surclasser les traditionnels vendeurs UNIX. Cela dit, ils semblent avoir oublié ces racines. Tout ce que je vois maintenant c'est qu'ils ne semblent pas essayer de servir leur clients mais de les contrôler (par exemple, tous les plans fous de locations de licences, tous leurs ridicules travaux

sur les DRMs etc.) ».

## Conclusion

Le premier point évident au sujet de ces réponses est que, bien qu'elles aient été données par les défenseurs des deux mouvements distincts, le logiciel libre et l'open source, les différences sont si mineures qu'elles pouvaient être attendues quelles que soient la personnalité ou la position. Toutes les personnes interrogées trouvent Microsoft complètement sans intérêt pour leur informatique personnelle, toutes suggèrent que Microsoft doit se transformer elle-même, mais n'écartent pas la possibilité que la société fasse de réelles contributions au FOSS si elle parvient à changer. Toutes également semblent voir le triomphe du FOSS comme plus ou moins inévitable. Les similarités sont un rappel que, malgré les différences réelles entre les priorités des deux mouvements, les deux camps sont alliés.

L'autre point qui ressort est combien les réponses sont dépassionnées comparées aux sentiments souvent exprimés par d'autres impliqués dans le FOSS. Tous ces interviewés voient en Microsoft un antagoniste, mais il le font sans la paranoïa qui dénature certains cercles FOSS. La raison pourrait être leur croyance que le FOSS gagnera au final, ou peut être simplement, l'impossibilité pour chacun de maintenir une rage bouillonnante chaque jour et minute de leur vie professionnelle.

Quelle qu'en soit la raison, cette impartialité relative les met potentiellement en marge de quelques uns à l'intérieur de la communauté, spécialement ceux qui voient Microsoft au centre d'une conspiration anti-FOSS. Jim Zemlin, dont les réponses sont plus souples que les autres, a été attaqué par le passé dans les médias pour ses opinions.

En refusant de voir leur adversaire principal comme une représentation unidimensionnelle du diable, ces leaders se

sont mis librement entre parenthèses pour adopter une vue plus complexe de leur situation. Non seulement, ils voient Microsoft luttant en vain pour se redéfinir elle-même après tant d'années, mais ils soulignent aussi que Microsoft est simplement la plus grande des menaces privatrices envers le FOSS mais pas la seule, et que se focaliser avec trop d'attention sur Microsoft apporte ses propres dangers.

Certains lecteurs pourraient désapprouver telle ou telle vision exprimée ici. Je le fais moi même. Mais, en parlant plus généralement, je trouve dans ce mélange d'optimisme idéaliste et d'observation lucide, une garantie que la communauté est entre de bonnes mains.

---

## **Richard Stallman en grande forme (conférence à l'ENST le 3 avril 2007)**

Que ce soit en direct dans la salle ou en différé sur le net, je commence à avoir pas mal de *conférences générales sur le logiciel libre* de [Richard Stallman](#) au compteur. Il faut dire que le bonhomme pour apprécier la France y revient souvent et s'exprime dans un français plus que correct (espèce étrangère en voie de disparition ?).

A priori on a l'impression d'assister toujours à la même conférence. Et celle que nous vous présentons en vidéo ci-dessous donnée mardi 3 avril 2007 dernier à l'[ENST](#) (École nationale supérieure des télécommunications) n'échappe à la règle. Chaussures ôtées et plus beau tee-shirt exhibé, on se retrouve invariablement avec la même entame (dont je ne me lasse toujours pas) : « *Je puis expliquer le logiciel libre en*

*trois mots : liberté, égalité, fraternité... »* (sous vos applaudissements). Idem pour la conclusion du reste (dont je commence à me lasser) : « *...J'ai des autocollants, des pins et des porte-clé à vendre* ». Sacré Richard !

Et pourtant, variation sur le même thème, elles ont toutes un petit quelque chose qui les distingue des précédentes. Voici ce qu'écrivait récemment un spectateur de cette conférence sur la liste de diffusion de l'[APRIL](#). Je recopie d'autant plus volontiers cet extrait qu'il exprime bien ce que je voulais dire.

*J'ai entendu RMS plusieurs fois depuis 1998. C'est toujours la même histoire mais elle est à chaque fois amendée, corrigée, complétée, modifiée, avec de nouvelles références et des éléments d'actualité...*

*Mardi soir il a présenté cette histoire sous un jour très nouveau et original, qui me semble intéressant pour sensibiliser le grand public (...) et lui faire comprendre concrètement l'intérêt du LL pour lui. C'était construit, tout était utile/indispensable, la boucle était bouclée. Tout cela à partir des mêmes grandes lignes de réflexion remontant à 1983/4.*

Vous voulez un exemple d'élément d'actualité de la conférence de l'ENST ? Point d'impatience, il suffit d'attendre... la deuxième phrase. Ce qui donne : « *Je puis expliquer le logiciel libre en trois mots : liberté, égalité, fraternité. Trois principes que le gouvernement actuel de la France ne respecte plus...* » No comment !

Toujours est-il qu'effectivement mardi soir et pour une heure environ c'était du grand Stallman (ou RMS pour les intimes). Définition et historique du logiciel libre (ou LL pour les intimes), différence avec le logiciel *privateur* (terme qu'il semble désormais privilégier à logiciel propriétaire), du danger des DRM et des brevets, différence entre son approche



et celle de Linus Torvalds, différence entre *Logiciel Libre* et *Open Source* (quand l'un parle d'éthique et de liberté l'autre insiste plutôt sur rentabilité, efficacité et rentabilité), pourquoi il faut dire GNU/Linux et non Linux tout court, un point sur l'emploi, un autre sur l'éducation (et sa mission morale et sociale), un clin d'œil aux droits de l'homme... tout y était.

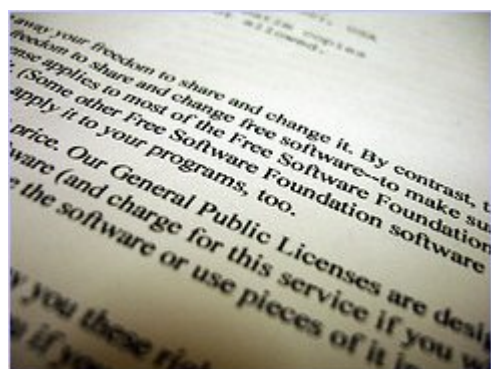
Pédagogie et vulgarisation de haute volée, une conférence que je vous invite à voir et à faire passer à vos proches qui seraient susceptibles d'être intéressés par un sujet qui dépasse en fait aujourd'hui le stricte cadre du logiciel libre pour ne pas être loin de proposer un véritable projet de société.



-> La [vidéo](#) au format webm

---

## Stallman, Torvalds, Novell et la licence GPL v3



La plus célèbre et la plus diffusée de toutes les licences libres, la [GNU General Public License](#), est sur le point de sortir sa troisième version (la GPL v3). Ce sera un événement majeur dans la sphère plus si petite que cela du logiciel

libre. Il faut dire que la version précédente, c'est-à-dire la version officielle actuelle pour quelques jours encore, remonte à 1991, Cette remarquable longévité témoigne de son efficacité et de sa stabilité mais il fallait bien lui apporter quelques révisions car dans l'intervalle, le développement d'internet, les [DRM](#), les [brevets logiciels](#), le cas exemplaire de [TiVo](#), [l'accord Novell Microsoft...](#) de l'eau avait coulé sous les ponts du monde numérique et la nouvelle donne impliquait aussi de nouvelles menaces.

Nous sommes désormais dans la dernière ligne droite d'un long processus de maturation discussion qui aura connu ses difficultés et ses controverses. Ainsi, en septembre 2006, lors de la mise en ligne du deuxième brouillon de cette troisième version, [Linus Torvalds en personne menaçait de ne pas faire passer le noyau Linux sous GPL v3 mais de rester sous GPL v2](#) ce qui aurait inévitablement engendré une crise au sein de la communauté.

Le troisième et dernier brouillon de la GPL v3 (faut suivre !) [vient de sortir](#) et, bonne nouvelle, il semble qu'il ait [plutôt rassuré Torvalds](#). Un article de [Linux.com](#) par Bruce Byfield fait le point en résumant les avis et positions de Richard Stallman (en quelque sorte le papa de la GNU GPL), de Linus Torvalds (en quelque sorte le papa de GNU/Linux) et d'un représentant de Novell (le papa de ses enfants).

Traduction (n'hésitez pas à en proposer des améliorations dans les commentaires).

### [Stallman, Torvalds, and Novell comment on GPLv3](#)

Jeudi 29 mars 2007 – Bruce Byfield

Les commentaires à propos de la troisième version de la GNU General Public License (GPLv3), sortie hier, continuent d'affluer. Jusque là nous avons parlé avec le fondateur de la Free Software Foundation : Richard M. Stallman, le créateur de Linux : Linus Torvalds et le directeur des relations publiques

de Novell : Bruce Lowry. Leurs réactions apportent de nouvelles perspectives et laissent entrevoir un possible premier pas vers un consensus. Ensemble, ils mettent en avant les points qui monopoliseront sûrement les discussions à propos de cette version dans les jours à venir.

## **Richard Stallman**

Richard Stallman n'a pas pris part à la consultation autour de la GPLv3. A la place, il a quitté son poste de consultant au Software Freedom Law Center pour se concentrer sur les problèmes qui avaient été soulevés. Le processus, qui a duré presque deux ans pour lui, a représenté "pas mal de travail" dit-il. Cependant il ajoute "Je ne vois pas comment on aurait pu l'éviter. Beaucoup de problèmes que nous n'avions pas anticipés ont été soulevés".

Pour Stallman, la GPLv3 fait partie de l'évolution constante de la licence pour empêcher les tendances technologiques et légales de nuire aux principes du logiciel libre. "Avec la GPLv1 je voyais deux moyens pour quelqu'un de rendre un logiciel libre vraiment propriétaire" dit-il. "L'un était par l'ajout de termes supplémentaires à la licence, l'autre moyen était de ne pas publier la source. Donc la GPLv1 a rendu ces deux choses impossibles. Ensuite, en 1990 j'en ai trouvé un autre : les détenteurs de brevet pouvaient faire pression sur les développeurs et leur imposer des conditions plus restrictives sur l'utilisation du logiciel. Alors la GPLv2 a ajouté la Section 7, selon laquelle soit vous distribuez votre produit avec toutes les libertés liées à la GPL soit vous ne le distribuez pas, peu important les conditions qui vous sont imposées. Actuellement nous avons découvert deux autres manières pour rendre un logiciel libre vraiment propriétaire : l'un d'entre eux est la TiVoisation (NdT : en rapport avec les enregistreurs numériques TiVo aux Etats-Unis) et l'autre est l'accord Novell-Microsoft, donc nous essayons de bloquer les deux. Et à chaque fois que nous découvrirons ce qui constitue une menace pour les libertés des utilisateurs nous essaierons

de la bloquer."

Stallman dit que le dernier énoncé couvrant l'accord Novell-Microsoft a été achevé moins de cinq jours avant la sortie de la troisième version. L'astuce, dit-il, était d'écrire le langage dans la Section 11 afin de ne pas écarter de tels accords comme les licences partagées entre plusieurs sociétés qui incluent un engagement mutuel sur les brevets ou un arrangement avec ce qu'il appelle les "trolls des brevets", ces sociétés qui obtiennent des brevets et font leur beurre sur des litiges ou par des menaces de procès. A contre cœur il a accepté d'ajouter une ultime phrase qui consacrerait l'accord Novell-Microsoft, mais il dit "J'espère qu'on en arrivera pas là". Le maintien de cette phrase dépend, d'après lui, des commentaires de la communauté sur cette version.

Après le lancement de la GPLv3, Stallman prévoit une révision de la GNU Free Documentation License et de l'Affero GPL, une licence créée pour les logiciels proposés comme services Web. Malgré les efforts d'internationalisation de la GPLv3, il ne s'attend pas à voir de traductions officielles de la licence dans d'autres langues. "Ça serait bien d'avoir des versions officielles", dit-il, "mais c'est aussi très risqué. Je suis très peu enclin à prendre ce risque."

A propos de l'opposition d'opinion entre l'open source et les logiciels libres, que la GPLv3 a souvent accentués, Stallman dit qu'ils font tous les deux partie de la communauté du logiciel libre. Cependant, en se référant aux défenseurs de l'open source, il dit : "Tout le monde n'accorde pas le même prix à la liberté. Quand on donne la liberté aux gens de choisir leur propre opinion, ils ne tomberont pas tous d'accord." En même temps, Stallman dit qu'il pense qu'un consensus sur l'adoption de la GPLv3 est essentiel, car "les projets sous GPLv3 protègent les utilisateurs de nouvelles menaces contre leur liberté. Si la GPLv3 n'est pas largement adoptée, ou si de nombreux programmes restent sous GPLv2, alors ces programmes seront vulnérables à de nouveaux types

d'attaques. Par exemple, si Linus (Torvalds) ne se convertit pas à la GPLv3, alors les utilisateurs de Linux seront vulnérables à la TiVoisation. C'est un problème important.

"Quand le but d'un programme est de vous limiter, le rendre plus puissant et fiable dans ce qu'il fait est pire. C'est donc une erreur de dire que l'obtention de logiciels plus puissants et fiables est un but" comme le maintient le point de vue de l'open source. Au contraire, "le but du mouvement des logiciels libres est de vous donner le contrôle du logiciel que vous utilisez. Ensuite, si vous voulez le rendre plus puissant vous pouvez y travailler." Malgré cela, Stallman garde quelques espoirs. Il remarque, par exemple, que les défenseurs de l'open source ne partagent pas tous le même avis. Il montre Sun Microsystems comme exemple d'une société dominée par la pensée open source et qui envisage d'embrasser la GPLv3 pour des raisons qui lui sont propres.

## **Linus Torvalds**

Quand la deuxième version de la GPLv3 a été publiée, Linus Torvalds a été l'un de ses critiques les plus francs. Bien qu'il insiste sur le fait qu'il ne donne qu'une opinion rapide sur la GPLv3, et qu'il pourrait changer d'avis à mesure qu'il l'étudie plus en détail, sa première réponse à la troisième version donne un accord nuancé.

"Est-elle meilleure ?" demande Torvalds rhétoriquement. "Et de loin ! Mais elle a été limitée de manière qui la rendent plus saine au moins. Je devrai y réfléchir. Le langage employé est plus clair et meilleur que celui de la GPLv2 à bien des égards et de nombreuses zones que j'aurai qualifiées d'"absurdité évidente et complètement idiote" ont soit été améliorées soit complètement retirées."

Torvalds approuve la reformulation et les clarifications des termes ajoutés dans la Section 7, suggérant que la troisième version rende la double licence plus simple dans des cas

particuliers. Il ajoute : "l'absence totale de nouvelles restrictions est un soulagement énorme et rend la licence bien plus utile".

"Je ne suis pas certain que l'accord Novell (avec Microsoft) méritait tant d'attention", dit Torvalds, en référence à la Section 11 de la version. Cependant, il dit : "Je pense effectivement que ce sujet (plutôt que l'hystérie autour des DRM) était potentiellement une bien meilleure incitation à écrire la GPLv3 de prime abord."

La Section 6 autour de l'anti-Tivoisation couvre déjà cette "hystérie des DRM". A propos du langage tenu dans cette section de la version actuelle, qui remplace une interdiction complète des technologies restrictives et les logiciels espions par l'obligation d'inclure leur code source : "Il prétend toujours contrôler non seulement le logiciel, mais aussi le matériel ou l'environnement sur lequel le logiciel est installé. Je trouve ça odieux, mais le langage est bien meilleur, et ils (la FSF) semblent avoir réalisés que leurs anciennes versions étaient insensées (c'est-à-dire qu'ils disent clairement que si quelque chose est créé pour ne pas recevoir de mise à jour il n'y a pas de raison qu'il demande des 'informations d'installation' et des clés). Le fait de limiter les choses aux 'dispositifs pour utilisateurs' permet aussi de se débarrasser d'un grand nombre de problèmes idiots présents dans les versions antérieures de la GPLv3. "Sous cette nouvelle forme je pense que la GPLv3 devient au moins une alternative viable à la GPLv2. Je dois encore la lire en entier quelques fois et laisser les choses se décanter mais intérieurement, après l'avoir lue une première fois, je sens au moins que je n'ai plus cette impression de 'Je n'aurai jamais choisi cette licence si je devais commencer un projet.'"

## **Novell**

Représentant Novell, Bruce Lowry a refusé de fournir une

réaction détaillée à cette version, apparemment pour réserver les commentaires officiels pour la version finale. Cependant il indique rapidement que "Rien dans cette nouvelle version de la GPLv3 ne réduit la capacité de Novell à inclure des technologies sous licence GPLv3 dans SUSE Linux Enterprise, openSUSE et d'autres offres open source, ni maintenant ni dans le futur."

Lowry dit "Nous sommes fermement décidés à poursuivre le partenariat avec Microsoft et ce, comme nous l'avons toujours fait, en total accord avec les termes des licences des logiciels que nous proposons, logiciels sous licence GPLv3 compris. Si la version finale de la GPLv3 a un impact potentiel sur l'accord que nous avons avec Microsoft, nous réglerons ça avec Microsoft." Lowry décrit Novell comme un "soutien fort au logiciel libre et à l'open source" et comme un "donateur important pour un grand nombre de logiciels libres et de projets open source."

## **Un avant goût des mois à venir**

Stallman, Torvalds et Novell attendent de voir ce qui va se passer et la version finale de la licence avec de s'engager pleinement. Cependant, leurs commentaires mettent en avant les problèmes autour desquels tourneront les discussions dans les trois prochains mois à mesure que la GPLv3 s'approche de sa version finale. Malgré des efforts évidents de la part de chacun pour éviter les conflits et malgré quelques signes encourageants, le consensus est encore loin d'être atteint, mais l'adhésion générale à la GPLv3 semble déjà plus probable qu'il y a six mois.

*Bruce Byfield est un journaliste informatique qui écrit régulièrement pour Newsforge, Linux.com et IT Manager's Journal.*